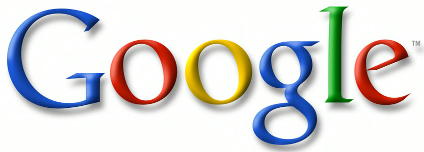



WIDENER LIBRARY
HX 16TU U


VE RI TAS
In Memory of
DILLWYN
PARRISH
STARR
Class of 1908
Lieutenant Coldstream Guards
Killed in Action
Battle of the SOMME
15 September 1916
1914
1916
NEUVE CHAPELLE
ARMENTIERES
LILLE
GALLIPOLI
HARVARD COLLEGE LIBRARY

Hommage de l'auteur

L'ARMÉE PRUSSIENNE

ET LES

MANŒUVRES DE COLOGNE

EN 1861.

PAR

EDMOND FAVRE

LIEUTENANT-COLONEL FÉDÉRAL.

Ne se vend pas.

GENÈVE

1862.

Lith. Pilet & Cougnard à Genève

L'ARMÉE PRUSSIENNE

ET LES

MANŒUVRES DE COLOGNE

EN 1861

PAR

EDMOND FAVRE

LIEUTENANT-COLONEL FÉDÉRAL



GENÈVE

IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

1862


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
SEP 18 1942

AVANT-PROPOS

J'ai assisté aux manœuvres qui ont eu lieu au mois de septembre 1861 dans les environs de Cologne, et tout en sachant combien peut paraître pâle, en comparaison de récits de guerre, le simple tableau d'une grande réunion militaire en temps de paix, j'ai pensé que la relation de ces manœuvres ne serait peut-être pas sans quelque intérêt pour mes camarades de l'armée suisse.

Je ferai précéder ce récit par une esquisse rapide de l'armée prussienne, renfermant les notions que j'ai pu recueillir sur son organisation, ses armes, etc., esquisse qui, tout imparfaite qu'elle est, suffira, j'espère, pour en donner une idée. Ceux qui me feront l'honneur de lire ces pages, voudront bien excuser les lacunes ou les erreurs qu'ils pourraient y trouver, en se rappelant combien il est difficile de tout voir dans un temps fort court.

Ed. Favre.

Genève, Février 1862.

PREMIÈRE PARTIE

ORGANISATION

DE

L'ARMÉE PRUSSIENNE

L'armée prussienne a subi, dans l'année 1860, une réorganisation fondamentale, presque achevée maintenant, et destinée à accroître sa force. L'objet principal de ces changements a été de réduire considérablement le rôle de l'ancienne landwehr et d'augmenter les forces de l'armée active : on a prolongé le temps de service dans cette dernière portion de l'armée, on a pris une plus grande partie du recrutement annuel disponible, on est ainsi arrivé à doubler le chiffre de l'infanterie, et d'ici à quelque temps on aura suffisamment élevé l'effectif de la cavalerie et de l'artillerie, pour rétablir les proportions voulues entre les armes, proportions aujourd'hui altérées par cette énorme augmentation.

Cette transformation était désirée par l'armée : elle a rencontré, comme on pouvait s'y attendre, une certaine opposition, mais elle a été effectuée, et c'est le général de Roon, actuellement ministre de la guerre, homme de talent et d'une grande énergie, qui a eu l'honneur de l'accomplir. Auparavant, la Prusse ne pouvait mettre sur pied une armée proportionnée à son rôle politique, sans appeler sous

les armes une partie de la landwehr, et cette mobilisation d'un grand nombre d'hommes, enlevés par là à leurs travaux, n'avait pas lieu sans causer une certaine agitation.

L'armée occasionnait, il est vrai, de moins grandes dépenses, mais elle était un instrument dont on ne pouvait se servir à un moment donné sans certains préparatifs si considérables, qu'ils en entravaient l'usage, qu'ils gênaient l'action de la Prusse dans sa politique extérieure, et qu'ils troublaient profondément la vie civile du pays en lui enlevant subitement un grand nombre de bras nécessaires. L'organisation nouvelle pare en grande partie à ces inconvénients, car l'armée active a acquis une force beaucoup plus grande, force désormais suffisante pour assurer à la Prusse le maintien de son influence politique extérieure, sans troubler la vie intérieure du pays; aujourd'hui la landwehr n'est plus appelée sous les armes que pour la défense du territoire en cas d'invasion.

Les charges du nouveau budget militaire se sont accrues dans une notable proportion; aussi les Chambres n'avaient-elles voté cette augmentation de dépenses que pour une année; mais pendant cette année, la transformation de l'armée, en particulier celle de l'infanterie, a dû nécessairement être accomplie, et il serait maintenant presque impossible de revenir en arrière.

Aussi la question pendante actuellement devant les Chambres se réduit-elle désormais à la votation de crédits plus ou moins élevés, et suivant le sens où elle sera décidée, les

soldats passeront moins de temps sous les drapeaux, et plus de temps dans la réserve, ou l'inverse; mais il est probable que la nouvelle organisation, telle que nous allons la faire connaître, ne sera pas sensiblement modifiée.

On y retrouvera certaines dénominations et certains traits qui rappellent singulièrement l'organisation de l'armée suisse, si toutefois l'on tient compte de la différence qu'il y a entre une armée de ligne et une armée de milices.

COMPOSITION ET FORCE DE L'ARMÉE.

De 17 à 50 ans, tout Prussien est assujetti à l'obligation du service militaire, mais les charges que lui impose cette obligation vont en s'amoindrissant. A dater de l'âge de 20 ans, il sert cinq années dans l'armée active (sauf dans la province de Westphalie, où les recrues ne sont prises qu'à l'âge de 21 ans); de ces cinq années, le soldat en passe trois sous les drapeaux et deux, en congé, dans la réserve de l'armée active; de 26 à 32 ans, il est classé dans la landwehr de première classe, de 33 à 39 ans accomplis dans la landwehr de seconde classe; enfin, avant 20 ans et après 40 ans, le Prussien peut être appelé, par la levée en masse du pays, au service militaire dans le landsturm, où sont

aussi classés tous ceux qui, pour divers motifs, se trouvent dispensés du service dans l'armée active et la landwehr.

La cavalerie et l'artillerie restent quatre ans sous les drapeaux. Les quakers et les anabaptistes, vu leur répugnance pour le service, basée sur leurs principes religieux, obtiennent des dispenses, de même que les élèves de certaines écoles. Les élèves des écoles militaires, dont l'éducation s'est faite aux frais de l'État, contractent par cela même l'obligation de servir activement plus de cinq ans. En revanche, les jeunes gens qui ont ręçu une éducation libérale, les étudiants et ceux en général qui se destinent aux sciences ou aux lettres, ont la faculté d'accomplir leurs obligations militaires en une année, à la condition de s'habiller, de s'équiper et de s'entretenir entièrement à leurs frais ; l'État leur prête les armes. Ils sont examinés par une commission qui décide s'ils remplissent les conditions voulues pour obtenir cette faveur : si ce sont de jeunes médecins, ou étudiants en médecine, ils peuvent être autorisés, dans certains cas, à faire leur service comme médecins, comme pharmaciens ou infirmiers, au lieu de le faire dans les rangs. On nomme « volontaires pour une année » (einjährige Freiwillige), cette catégorie autorisée à ce service réduit.

On répartit les volontaires entre les divers corps, de manière à ce qu'il n'y en ait pas plus de quatre par compagnie.

Recrutée sur ces nouvelles bases, l'armée présente approximativement et en nombres ronds l'effectif suivant.

1° En temps de paix,

c'est-à-dire lorsque l'armée active est seule sous les armes, et que la réserve reste dans ses foyers, ainsi que les deux classes de landwehr :

INFANTERIE, 254 bataillons	134,000	hommes.
État-major permanent des 116 bataillons de landwehr 1re classe, à 17 hommes par bataillon.	2,000	»
CAVALERIE, 200 escadrons	29,000	»
ARTILLERIE, 108 batteries et 56 compagnies, soit 442 pièces et 5,927 chevaux	22,000	»
TROUPES DU GÉNIE, 9 bataillons. . .	4,800	»
TRAIN ET OUVRIERS.	8,200	»
Total. . .	200,000	hommes.

L'organisation territoriale prédomine en temps de paix, de sorte que les recrues d'une même province servent dans le corps d'armée en garnison dans cette province.

L'armée entière est divisée en neuf corps : la garde et huit corps d'armée provinciaux.

Chaque régiment d'infanterie est formé de trois bataillons ; chaque brigade de deux régiments ; chaque division de deux brigades d'infanterie et d'une brigade de deux régiments de cavalerie.

Enfin un corps d'armée provincial se compose de

2 divisions d'infanterie (avec cavalerie).
1 brigade d'artillerie.
1 bataillon de chasseurs.
1 dit de pionniers.
1 dit du train.

En temps de guerre, le corps d'armée mobilisé est composé d'une manière différente.

2° En temps de guerre.

INFANTERIE. Armée active : 253 bataillons à 1,000 h.	253,000	
Bataillons de dépôt : 83 bataillons à 1,000 h.	83,000	
Landwehr de 1re et de 2me classe : 232 bataillons.	209,000	
Total de l'infanterie . . .		545,000 h.
CAVALERIE. Armée active : 215 escadrons.	32,000	
Dépôt	11,000	
Total de la cavalerie . . .		43,000 »
La cavalerie de landwehr a été supprimée.		
A reporter.		588,000 h.

Report de l'armée sur pied de guerre. . . . 588,000 h.

Artillerie. Armée active et réserve:		
144 batteries de 8 pièces, 1,008 pièces avec 36,000 chevaux et. .	41,000 h.	
Landwehr: 83 comp. de position . .	19,000 »	
Total de l'artillerie . . .		60,000 »
Troupes du génie et Pionniers . .		10,000 »
Train et ouvriers		30,000 »
Officiers en sus des chiffres ci-dessus, environ.		15,000 »
Total de l'armée sur pied de guerre. .		703,000 h.

Sur pied de guerre, le nombre des corps d'armée reste toujours le même; mais lorsque l'armée entre en campagne, l'organisation des corps d'armée provinciaux est modifiée de la manière suivante :

Un corps d'armée mobilisé se compose alors :

1° De deux divisions d'infanterie. Chacune de ces divisions compte: *a)* 2 brigades à 6 bataillons, soit 12 bataillons d'infanterie.

b) 1 régiment de 4 escadrons de cavalerie.

c) Une division de 3 batteries à pied.

La division est donc composée des trois armes réunies.

2° D'une division de cavalerie de 4 régiments avec une batterie à cheval.

3° D'une réserve d'artillerie de 5 batteries, dont 3 à pied et 2 à cheval.

4° D'un bataillon de pionniers et du train nécessaire.

En résumé et en nombres ronds,

La Prusse a, en temps de paix, une armée de 200,000 hommes.

En temps de guerre, l'armée active peut être portée à . . . . 460,000 h.

La landwehr, à . . . . 240,000 »

Soit en tout. . . . . 700,000 h.

Sur 18 millions d'habitants, l'armée active est de 2,6 %.

» la landwehr, de . . . 1,3 %.

En tout à peu près 4 % de la population.

GRADES ET MARQUES DISTINCTIVES.

En commençant par les grades inférieurs, les grades sont, avec leurs signes distinctifs, les suivants :

Appointé, portant un bouton au collet.

Sous-officier ou caporal, — un galon au collet et au parement.

Sergent, — un galon semblable et un bouton au collet.

L'Enseigne à dragonne (Portépéefæhnrich) ou Aspirant, porte la dragonne d'argent avec le sabre de soldat.

Le Sergent-major (Feldwebel dans l'infanterie ou Wachtmeister dans la cavalerie), ainsi que le même grade en second, porte la dragonne avec le sabre d'officier.

Les Officiers, jusqu'au grade de Capitaine, portent deux contre-épaulettes sans franges, à corps très-court, avec le centre en drap et le bord en métal.

Tous les Officiers portent la dragonne (Portépée), et on attache de l'importance à cet insigne, au point qu'un diplomate, ou un officier de cour qui a été militaire porte toujours la dragonne à son épée comme signe honorable.

Le second Lieutenant n'a pas d'étoiles sur ses épaulettes.

Le premier Lieutenant (une étoile).

Le Capitaine (deux étoiles) commande une compagnie ou un escadron.

Les Officiers supérieurs portent deux épaulettes à petits bouillons.

Le Major (sans étoile) commande un bataillon.

Le Lieutenant-Colonel (une étoile).

Le Colonel (deux étoiles) commande un régiment.

Les Officiers généraux portent en petite tenue deux épaulettes à gros bouillons.

Le Général-Major (sans étoile) commande une brigade.

Le Général-Lieutenant (une étoile) commande une division.

Le Général d'infanterie, de cavalerie ou d'artillerie (deux étoiles) commande un corps d'armée.

Le Feld-Maréchal (deux bâtons en sautoir) commande une armée de plusieurs corps. — Il n'y en a qu'un seul dans l'armée prussienne, le maréchal Wrangel; pendant longtemps, après Blücher, il n'y a pas eu de Prussien de ce grade; le duc de Wellington seul l'avait obtenu.

Toutes les épaulettes sont en argent. Les Généraux en grande tenue portent, au lieu d'épaulettes, de grosses aiguillettes en or; comme toute l'armée, ils portent le casque, mais le leur est surmonté, en grande tenue, d'un panache en plumes noir et blanc.

Les Lieutenants-Généraux et grades supérieurs ont droit au titre d'Excellence.

Les Officiers portent l'écharpe argent et noir en ceinture comme signe de service et en grande tenue. Les aides de camp la portent en sautoir.

Examinons maintenant chaque arme séparément, et, laissant de côté la landwehr qui ne joue plus qu'un rôle secondaire, occupons-nous seulement de l'armée active.

INFANTERIE.

La Garde forme dans l'armée prussienne un corps à part, toujours en garnison à Berlin ou à Potsdam, ayant son artillerie, sa cavalerie, tout ce qui est nécessaire à un corps d'armée.

L'infanterie de la Garde se compose de :

4 régiments de garde à pied, } chacun à trois bataillons.
4 régiments de grenadiers, }
1 régiment de fusiliers, }
1 bataillon de chasseurs.
1 bataillon de tirailleurs.

Total de l'infanterie de la Garde, 9 régiments et 2 bataillons.

L'infanterie de ligne se compose de :

12 régiments de grenadiers, } chacun à 3 bataillons
8 régiments dits de fusiliers, }
52 régiments dits de mousquetaires, }
8 bataillons de chasseurs.
1 bataillon d'instruction.

Le chiffre total de l'infanterie, y compris la Garde, est donc de 81 régiments et 9 bataillons.

En temps de guerre, on ajoute à chaque régiment un quatrième bataillon de même force, soit bataillon de dépôt.

Dans chaque régiment, le troisième bataillon, composé d'hommes moins grands, plus lestes, de taille plus égale, porte le nom de bataillon de fusiliers, est armé de fusils un peu plus courts, et porte la buffleterie noire au lieu de la buffleterie blanche.

En outre, les huit régiments de la ligne, dits régiments de fusiliers, qui étaient anciennement des régiments de réserve plutôt inférieurs à d'autres, sont destinés maintenant à devenir le noyau de l'infanterie légère de l'armée. Le ministre de la guerre a donné les ordres nécessaires pour que le meilleur choix des recrues soit attribué à ces régiments ; on leur donnera la baïonnette-yatagan. Les fusiliers, soit de ces régiments, soit des troisièmes bataillons de chaque régiment, sont donc, par leur taille et leur armement, particulièrement propres au rôle de troupes légères.

L'infanterie est rangée sur trois rangs, mais par le fait elle ne combat guère que sur deux, le troisième rang, composé des meilleurs tireurs, étant destiné à fournir les tirailleurs qu'on forme en pelotons derrière les ailes du bataillon, et qu'on lance en avant suivant le besoin. Il est douteux que cette disposition soit très-heureuse, car les tirailleurs des diverses compagnies, ainsi formés en pelotons provisoires, ne sont plus sous le commandement de leurs

chefs naturels; l'excellente discipline de la troupe pare un peu à cet inconvénient.

Les bataillons de chasseurs et de tirailleurs ne sont que sur deux rangs.

Un bataillon est formé de quatre compagnies. Il est commandé par un officier supérieur (un major), ayant un sous-lieutenant pour adjudant de bataillon.

Chaque compagnie est composée de : 1 capitaine, 1 premier lieutenant, 2 seconds lieutenants, 1 sergent-major, 1 enseigne, 4 sergents, 7 sous-officiers, soit caporaux, 12 appointés et 100 soldats en temps de paix.

Le bataillon en temps de paix est de 554 hommes, sauf les bataillons des régiments des gardes, qui sont plus forts.

En temps de guerre, l'effectif est porté à 1027 hommes, également répartis en quatre compagnies.

La troupe est belle; les hommes sont plutôt de grande taille, minces et bien faits; il est peu d'armée où l'on puisse faire sortir du rang un soldat pris au hasard, et trouver un homme d'une tournure aussi martiale. C'est une race qui se façonne rapidement à la tenue et aux usages militaires.

Il règne dans toute l'infanterie une grande uniformité, et la sobriété des couleurs, le rouge et le bleu, contraste d'une manière avantageuse avec les uniformes de certains autres pays, que dépare un trop grand mélange de couleurs mal assorties.

L'habillement se compose d'une tunique bleu foncé, à un rang de boutons jaunes, unis et légèrement bombés, les passe-poils rouges. Des pattelettes d'épaules, variant de couleur suivant le corps d'armée, portent le numéro du régiment. La tunique (Waffenrock) est courte, peu ample, mais la jupe en est moins étriquée que celle de la tunique autrichienne. Le soldat a en outre une petite veste et un manteau ou grosse capote qu'il porte pliée sous le recouvrement du sac; mais il ne lui est guère permis de s'en servir que lorsque le froid est extrême ou le temps très-mauvais. Il porte presque exclusivement la tunique, et la capote ne joue point en Prusse le même rôle que dans les armées du midi de l'Europe. Après une mauvaise nuit de bivouac, la cavalerie manœuvrait un matin avec le manteau. « Depuis que je sers, me disait un capitaine, je n'ai pas vu cela plus de deux fois, et ceci est la troisième. » Les Prussiens y mettent un certain amour-propre.

Le pantalon est pour toute l'armée en drap gris noir; le soldat n'en a qu'un de cette espèce; son second pantalon est en toile blanche; on en tolère un troisième en toile grise dans le service de garnison. L'ensemble de l'habillement de l'infanterie est simple et plutôt sombre; ce qui le relève, c'est le casque en cuir noir, orné de garnitures en cuivre; il est terminé par une pointe d'où partent quatre bandes en laiton, qui font au casque comme une armure et le renforcent contre les coups de sabre. L'aigle prussienne orne la partie antérieure. — La visière, coupée en carré, protége

les yeux, et un couvre-nuque empêche la pluie de mouiller le cou du soldat ; les jugulaires se portent baissées. Anciennement ce casque, de forme trop élevée et ovoïde, écrasait un peu le soldat; maintenant on en a réduit les dimensions : il est presque hémisphérique et forme une coiffure très-militaire, commode et résistant bien aux intempéries. Cette forêt de pointes dorées donne à l'ensemble d'une troupe une apparence très-guerrière.

La Garde et l'État-major portent, en grande tenue, un panache en crin blanc, qui retombe sur le casque et le recouvre ; quelques corps portent le panache noir.

Les chasseurs ont un shako en cuir assez laid, ayant visière et couvre-nuque ; leur tunique est verte ; en tenue de quartier, la troupe porte la casquette. Les officiers la portent au lieu du casque toutes les fois qu'ils ne sont pas de service ou en grande tenue.

Le sabre-briquet est supporté par un ceinturon blanc, sauf dans les bataillons de fusiliers qui ont tous le ceinturon noir. Les officiers portent le ceinturon sous la tunique. Sur celui du soldat sont placées deux petites gibernes ou cartouchières qui peuvent être ramenées en avant, et contiennent chacune vingt cartouches. En temps de paix, le soldat ne porte qu'une seule cartouchière.

Dans le havre-sac est une boîte en fer-blanc pour les munitions de réserve.

Le havre-sac en peau noire est plutôt petit ; la surface qui appuie contre le dos est courbée, de manière à prendre

la forme de la taille ; sous le recouvrement est une ouverture à pattelette, qui facilite singulièrement l'arrangement et la sortie des effets.

Sur le recouvrement du sac vient se fixer, non pas une gamelle, mais une véritable petite marmite en fer battu, pouvant aller sur le feu ; elle contient une gamelle et une petite casserole avec son manche. Le soldat détaché a ainsi tout ce qu'il faut pour faire lui-même sa cuisine ; mais ce système me paraît avoir, en revanche, quelques inconvénients. Ainsi la soupe cuite dans une grande marmite doit être meilleure et le bouillon plus succulent. Avec les petites marmites il faut un bien plus grand nombre d'hommes pour aller chercher l'eau et pour surveiller la cuisine ; en campagne, toute la compagnie y est plus ou moins occupée, et chacun fait sa soupe pour son compte. Il est juste de dire que l'action du feu, agissant sur une plus grande surface, la soupe est beaucoup plus vite faite.

Ces ustensiles exigent de grands soins pour être maintenus propres ; aussi quelques corps les renferment-ils dans de petits sacs en toile blanche.

Le soldat ne reçoit de l'État, comme ration, qu'une livre et demie de pain (1 lb. 12 loth) en garnison, et près de deux livres (1 lb. 26 loth) en campagne.

Quant au reste de sa nourriture, — viande, sel et légume, — il doit le payer sur sa solde. Or, comme celle-ci n'est guère que de 2 $^{1}/_{2}$ silbergros, c'est-à-dire d'environ trente et un centimes, on lui donne un supplément de paie.

La ration de viande est de 9 loths en garnison, et de 15 loths (soit 1/2 livre, ou 250 grammes) en campagne.

En outre, le soldat a une livre de riz et du sel.

Armement.

L'infanterie est presque en totalité armée du fusil à aiguille (Zündnadel-Gewehr). Celui des fusiliers est, comme je l'ai dit, un peu plus court que celui des mousquetaires.

Ce fusil, inventé par l'armurier Dreyse, se chargeait d'abord par la bouche, mais plus tard on adopta le chargement par la culasse et tous les perfectionnements qui ont permis d'en faire l'arme prussienne par excellence.

A la partie postérieure du canon est solidement vissé un cylindre d'environ vingt centimètres de longueur, qui contient tout le mécanisme spécial à cette arme, et que nous appellerons le cylindre-culasse. Ce cylindre-culasse a dans sa portion supérieure une fente coudée comparable, en plus grand, à celle qui fixe une baïonnette dans son tenon.

Un second cylindre mobile est renfermé dans le cylindre-culasse; il peut s'y mouvoir en arrière et en tournant au moyen d'un tenon à bouton passant dans la fente coudée.

Ce cylindre mobile en contient un troisième, la platine, qui n'a aucun rapport avec nos platines à percussion. La platine renferme:

1° Une aiguille mobile, qui donne son nom à l'arme.

2° Un canal vissé dans le cylindre mobile, canal qui sert à diriger et maintenir l'aiguille.

3° Un porte-aiguille à tête, entouré d'un ressort à boudin pouvant pousser l'aiguille en avant et la faire sortir de son canal; ce porte-aiguille est mis en communication avec la détente au moyen d'une gâchette.

4° Un crochet à ressort qui permet, à volonté, de lier la platine avec le cylindre mobile ou de l'en séparer.

Lorsqu'on veut charger, on commence par faire tourner légèrement à droite le cylindre mobile, au moyen du bouton que l'on saisit et que l'on dégage de son cran coudé; on retire ensuite le cylindre en arrière, et, par ce mouvement, il se produit entre celui-ci et le canon une ouverture où l'on introduit la cartouche. Par un mouvement inverse, en ramenant en avant le bouton et le cylindre mobile, on referme cette ouverture et le bord antérieur du cylindre mobile vient s'adapter exactement au bord postérieur du canon. Le bouton, tourné dans son cran coudé, les fait serrer l'un contre l'autre avec une grande force et sans laisser de joint.

La platine a bien suivi le mouvement en arrière donné au cylindre mobile, mais en dégageant le crochet qui l'y lie on l'empêche de suivre le mouvement en avant lorsqu'on remet le cylindre en place. Elle est restée un peu en dehors et en arrière.

Pour armer, on appuie avec le pouce contre le talon de la platine et on la fait rentrer dans le cylindre; en rentrant,

la tête du porte-aiguille rencontre l'arrêt de la gâchette, qui l'empêche d'avancer et qui tend le ressort à boudin.

Pour faire feu, il suffit d'appuyer sur la détente, celle-ci dégage la gâchette. La gâchette ne retenant plus le ressort à boudin, celui-ci se détend vivement, pousse le porte-aiguille et l'aiguille; l'aiguille glisse dans le canal, perce la cartouche et vient frapper une amorce fulminante placée en avant de la poudre: la poudre, enflammée par sa portion antérieure, ne subit aucune déperdition de force, et chasse la balle dans le canon.

Pour désarmer sans faire feu, il faut appuyer sur le ressort de la platine et la retirer en arrière, ce qui détend le ressort à boudin.

Le canon du fusil à aiguille est du calibre de 15 millimètres; il a quatre rayures de 6^{mm} de large, faisant un tour sur $1^{m},145$.

La balle est ovoïde, la partie antérieure plus pointue; elle a un seul bourrelet qui prend l'empreinte des rayures; le forcement s'opère par le fait que la partie de l'arme ou chambre où l'on place la cartouche, n'est pas rayée et est un peu plus large que le canon lui-même. La balle pèse environ trente grammes.

La charge est d'un peu plus de quatre grammes.

La limite du tir régulier est de six à sept cents pas.

L'arme est munie d'une hausse qui se rabat et qu'à l'ordinaire on couvre d'un morceau de cuir.

Le chargement du fusil à aiguille s'opère avec une rapidité telle qu'on peut tirer cinq coups par minute. Cette rapidité est en elle-même un grand avantage, car elle fournit dans un moment donné une puissance de feu infiniment plus grande que celle de toute autre troupe armée du fusil rayé. Elle est surtout précieuse pour repousser les attaques de la cavalerie, qui, avant d'atteindre l'infanterie, sera mise hors de combat si le feu est bien dirigé.

Mais l'extrême vivacité du feu doit contribuer à faire perdre le sang-froid à la troupe, et par cela même diminuer la justesse et l'efficacité de son tir. En outre, cette promptitude présente le grand inconvénient de risquer d'épuiser en quelques minutes l'approvisionnement de munitions. Une troupe laissée à elle-même, peut, dans un feu soutenu, consommer en dix ou douze minutes, et souvent fort mal à propos, toutes ses cartouches. Aussi les Prussiens ne laissent-ils jamais leurs tirailleurs hors du contrôle immédiat d'un chef qui les maintient en groupe pour diriger et modérer le feu.

Cet inconvénient, qui serait immense pour une troupe française, par exemple, où le soldat est souvent livré pendant longtemps à sa seule impulsion, ou pour des milices qui sont moins disciplinées que des troupes de ligne, n'est pas aussi grand qu'on pourrait le croire pour l'armée prussienne, car il y règne un esprit de discipline qui lui permet de profiter des grands avantages de son arme, tout en en neutralisant jusqu'à un certain point les dangers. Toutefois

les officiers prussiens sentent vivement ce danger, comme le prouvent les réflexions qui échappent parfois à leurs écrivains. Ainsi le général de Hoffmann, dans son intéressant récit de la bataille de Ligny, après avoir parlé de la défense de ce village par les troupes prussiennes, s'écrie: « Ces « combats dans des villages, où chacun est livré à lui-même, « sont bien à redouter pour les troupes armées de fusils à « aiguille! »

Ce fusil paraît du reste réunir les conditions d'une bonne arme de guerre, la solidité et la simplicité; le mécanisme de la platine est plus simple que celui de nos platines à percussion; si elle s'encrasse plus vite, elle se démonte et se remonte avec une grande promptitude, et il ne paraît pas que cette aiguille, que l'on croirait au premier coup d'œil fort délicate, se casse ou se fausse facilement, car le soldat n'en a pas même de rechange: le caporal seul en a trois ou quatre pour sa section.

CAVALERIE.

La cavalerie de l'armée active se compose de huit régiments de la garde et de quarante régiments de ligne.

Sa nouvelle organisation n'est pas encore complète; elle

est dans un moment de transition, qui est plus long pour elle que pour l'infanterie. Les douze régiments de cavalerie de landwehr précédemment existants sont dissous, et, par contre, on portera dans l'armée active tous les régiments de dragons et de hussards à cinq escadrons. Les régiments à cinq escadrons ont environ 750 hommes; ceux à quatre escadrons, environ 600 hommes. En temps de guerre, on crée en sus un escadron de dépôt pour chaque régiment, et le chiffre des troupes à cheval s'élève à 43,000 hommes environ.

La cavalerie se compose de cuirassiers, de dragons, de lanciers ou uhlans et de hussards.

Les cuirassiers comptent deux régiments de la garde, dont un est le régiment des gardes du corps, et huit régiments de ligne : ils portent l'habit blanc, avec parement de velours de couleur variée, la cuirasse et le casque d'acier; c'est une superbe troupe; les gardes du corps surtout, dont le casque a pour cimier une aigle d'argent aux ailes étendues, rappellent les anciens chevaliers. Ce régiment porte, en tenue de cérémonie, une casaque ou espèce de cuirasse en drap écarlate, avec une grande étoile d'argent sur la poitrine. On prétend que le duc de Magenta, aux fêtes du couronnement, s'arrêtant en face d'un garde du corps placé en faction dans le palais, s'est écrié : « Mille fois plus beau que les cent-gardes!.... » Les chevaux sont vigoureux; les cuirs de l'équipement du cheval sont de couleur naturelle, et non pas noircis. La housse est écarlate.

Les lanciers comptent trois régiments de la garde et douze dans la ligne. Leur tenue est simple : tunique bleue à revers rouge, passe-poils sur les coutures, chapska. C'est la cavalerie de ligne. Leur lance est ornée d'une flamme noire et blanche.

Les dragons (tunique bleu de ciel, casque en cuir comme l'infanterie) font partie de la cavalerie légère. Ils forment deux régiments de la garde et huit régiments de la ligne.

Les hussards, troupe admirable, vrai type de la cavalerie légère, sont revêtus de tuniques bleues, rouges, vertes, marron, etc., suivant les régiments, avec des brandebourgs aux couleurs variées, coiffés d'un colback à aigrette, dont la fourrure est tantôt rousse, tantôt noire; l'équipement de leur cheval est garni de broderies en petits coquillages, leur schabraque ornée de bordures dentelées et de broderies de bon goût. Ils sont armés du sabre et du mousqueton à aiguille. Ils comptent un seul régiment dans la garde et douze dans la ligne; leur type fortement accentué, leurs chevaux souples et vigoureux, leur tenue élégante et simple, en font un des corps les plus remarquables de l'armée. Leurs régiments, ainsi que ceux des dragons, doivent à l'avenir compter cinq escadrons.

ARTILLERIE.

L'organisation de l'artillerie est très-différente sur pied de paix de ce qu'elle est pendant la guerre, et la transition doit être difficile à effectuer.

Sur pied de paix.

L'artillerie est répartie en 9 brigades, une de la garde et huit de la ligne. Chaque brigade d'artillerie fait ainsi partie d'un corps d'armée.

Chaque brigade se compose, outre l'état-major :

1° De deux divisions d'artillerie pour la garnison des forteresses, chacune de quatre compagnies.

2° De trois divisions d'artillerie à pied, }
3° D'une division d'artillerie à cheval, } 12 batteries.

4° D'une compagnie d'ouvriers et d'un détachement d'artificiers.

Chaque division (Abtheilung) d'artillerie à pied est formée de trois batteries, sous le commandement d'un officier supérieur : une batterie de 4 canons de 12, une batterie de 4 canons rayés, une batterie de 4 obusiers.

Chaque division d'artillerie à cheval est formée de trois batteries ayant chacune 3 canons de 6 et 1 obusier.

Les batteries, soit à pied, soit à cheval, n'ont en temps de paix que 4 pièces et 28 chevaux de trait (36 pour les batteries de 12 lb.), avec le nombre de chevaux de selle nécessaires. Elles n'ont en ligne ni caissons, ni forges, ni affût de rechange ; ce n'est qu'un rudiment de batterie, et on comprend combien il y a loin de là à une batterie sur pied de guerre.

Sur pied de guerre.

L'artillerie reste de même divisée en neuf brigades correspondant aux neuf corps d'armée. Mais chaque brigade se subdivise en artillerie de campagne et en artillerie de position. Cette dernière comprend l'artillerie des forteresses, les dépôts et les ouvriers.

L'artillerie de campagne de chaque brigade conserve la même organisation en trois divisions à pied et une à cheval ; mais l'effectif des batteries s'accroît considérablement.

Chaque batterie est portée à 8 pièces, en sorte que la brigade compte 24 canons de 12, 24 canons rayés, 24 obusiers, 24 pièces de 6 pour l'artillerie à cheval, soit 96 pièces avec le personnel et les chevaux nécessaires pour le service des pièces, des caissons et des voitures; car la batterie compte alors de 6 à 10 caissons et 5 autres voitures.

Chaque brigade est complétée par une colonne d'équipages.

Lors de l'entrée en campagne, l'artillerie d'un corps d'armée se répartit en artillerie attachée aux divisions (soit

trois batteries par division d'infanterie, et une batterie par division de cavalerie), et en réserve d'artillerie comprenant le reste de la brigade.

La force de l'artillerie sur pied de guerre est d'environ 1000 pièces de campagne, 60,000 hommes et 36,000 chevaux.

Cette grande différence entre l'état de l'artillerie en paix et en guerre me paraît être une chose fâcheuse, non-seulement en raison de la difficulté d'une transition rapide d'un état à l'autre, mais aussi pour la conduite de l'armée pendant la guerre.

Un capitaine peut commander et administrer très-bien en temps de paix une petite batterie qui ne compte que 4 pièces; il peut la manœuvrer avec facilité au milieu des masses d'infanterie, et pourtant se trouver très-embarrassé lorsqu'à l'entrée en campagne, non-seulement on lui donne à commander un nombre double de canons, mais encore qu'on augmente le nombre des hommes, et qu'on quadruple le nombre des voitures et des chevaux. Il est vrai que les caissons ne font jamais partie de la batterie de manœuvre et restent en réserve, les coffrets d'avant-train étant assez grands et contenant beaucoup de munitions.

Les obusiers employés, soit dans les batteries à pied, soit dans les batteries à cheval, sont des obusiers courts, dits de 7 livres stein (c'est-à-dire dont le boulet en pierre pèserait 7 livres), et dont le diamètre de l'âme est de 5 pouces 5 lignes.

Les Prussiens n'ont pas adopté l'obusier long.

Le canon rayé prussien.

Ce canon, qui partage maintenant avec le canon rayé français et le canon Armstrong l'honneur de régner sur une partie notable de l'Europe, est sans contredit un des plus brillants résultats de la science toute moderne des armes rayées. Adopté par un grand nombre des États secondaires de l'Allemagne, auxquels la Prusse fournit des batteries toutes montées, sous la condition que leur système d'artillerie sera mis en harmonie avec le sien dans toutes ses parties, il vient dernièrement d'être adopté aussi par la Belgique; mais cet État, placé entre les influences germaniques et françaises, ne s'est pas décidé sans des luttes très-animées, ni sans avoir rencontré des adversaires prononcés de ce système. Ce n'est pas un des moindres arguments en faveur du système prussien que d'avoir surmonté les objections de ces adversaires, et remporté la victoire dans un pays où les sciences militaires sont poussées fort loin par des officiers très-distingués.

Il y avait plusieurs batteries de canons rayés dans les corps d'armée rassemblés à Cologne; mais ne voyant la troupe que pendant les moments de manœuvres, je n'ai eu pour les examiner de près que quelques minutes. Un jour, au moment où les troupes regagnaient leur cantonnement, le capitaine Rustow, frère de l'historien militaire, eut l'obligeance de faire arrêter une batterie en marche pour me

montrer ce canon qui excitait vivement ma curiosité. Un sentiment de discrétion, la crainte de retarder la rentrée au gîte d'une troupe fatiguée, ne me permit pas de trop prolonger l'examen, ni de multiplier les questions. Dès lors, l'occasion de le revoir en détail ne s'est pas présentée pour moi.

J'essaierai toutefois d'en donner un aperçu.

Le canon rayé prussien se charge par la culasse.

La pièce est en acier fondu ; elle a le calibre du canon de 6 lb. et la longueur du canon de 12 lb. La partie postérieure est cylindrique dans le premier tiers de la longueur ; à partir de là, la pièce est légèrement conique ; elle se termine, soit à la bouche, soit à la culasse, par une plate-bande. Sur la plate-bande de culasse, se place la hausse mobile ; sur celle de la bouche, est le grain de mire, qui est assez élevé pour que la ligne de mire, passant par le haut de la plate-blande de culasse et le grain de mire, soit parallèle à la ligne de l'axe. La pièce n'a donc pas de but en blanc.

Un peu en avant de la plate-bande de culasse, est un renflement ou renfort semblable à de courts tourillons, et percé d'un trou horizontal transversal à l'âme, qui sert à placer le verrou ou cylindre transversal destiné à recevoir l'effort de l'explosion. L'âme de la pièce, dans toute sa partie antérieure, est rayée de dix-huit rayures en hélice, beaucoup moins larges et beaucoup moins profondes que celles du canon français. La partie postérieure de l'âme, l'emplace-

ment de la charge, est un peu plus large que le reste de l'âme et n'est pas rayée ; elle se relie à la partie antérieure sans ressaut brusque. C'est en arrière de cette partie qu'est percé le trou transversal.

A la place de la culasse, se trouve une portière en fonte de fer, qui, s'ouvrant sur une charnière placée du côté gauche de la plate-bande de culasse, s'applique exactement en se fermant contre la section postérieure de la pièce, et permet ainsi à volonté de laisser ouvert ou de fermer l'intérieur de l'âme. Au travers de cette portière, passe une pièce en fer mobile, une tige qui s'avance dans l'âme, et qu'on appelle obturateur. Cet obturateur porte à l'extrémité intérieure de sa tige une tête cylindrique ou disque, qui vient fermer exactement l'âme de la pièce derrière la charge. La tige de l'obturateur est percée d'un trou transversal, correspondant exactement au trou transversal de la pièce. Lorsque la portière est fermée et l'obturateur poussé en avant jusqu'à la charge, on fait passer dans le trou transversal de la pièce, et à travers le trou de la tige de l'obturateur qui lui correspond, un gros cylindre en fer, nommé le verrou, qui, traversant ainsi l'obturateur et les parois de la pièce, les lie ensemble, soutient l'obturateur en arrière et l'empêche de céder sous l'effort de l'explosion, en la supportant lui-même et en la faisant supporter à la pièce. Pour les mieux lier ensemble, la partie de la tige qui sort extérieurement de la portière porte une vis avec une manivelle ; un tour de cette manivelle serre l'obturateur, le verrou et la

portière contre la pièce, de manière à n'en faire qu'un tout offrant la plus grande résistance possible.

Le projectile est de forme cylindro-ogivale, il est creux, avec une ouverture à la partie antérieure, et des anneaux ou bourrelets destinés à mieux fixer un manchon en plomb qui l'enveloppe tout entier. Le diamètre du projectile ainsi enveloppé étant un peu supérieur à celui de l'âme, il est forcé par l'explosion dans les rayures qui lui impriment le mouvement de rotation autour de son axe.

La cartouche, comme dans toutes les pièces rayées, est séparée du boulet ; elle porte en arrière un culot d'étoupes pressées, dont les rebords se replient sur la cartouche ; ce culot, lors de l'explosion, fortement pressé contre le tampon, contribue à prévenir toute déperdition de gaz par derrière.

Lorsqu'on veut charger la pièce, il faut :

1° Retirer le verrou.

2° Retirer l'obturateur en faisant glisser sa tige en arrière dans la portière.

3° Ouvrir la portière en la faisant tourner sur sa charnière.

4° Nettoyer l'âme au moyen d'un écouvillon, et la graisser au moyen d'un second écouvillon.

5° Visser la vis d'amorce sur le projectile.

6° Introduire le projectile et la charge.

7° Refermer la portière.

8° Pousser l'obturateur contre la charge.

9° Pousser le verrou à travers le trou transversal et la tige.

10° Serrer le tout ensemble au moyen d'un tour de manivelle.

11° Pointer, amorcer et faire feu.

Il ne faut pas s'exagérer la complication de la série de ces diverses opérations ; une description fait toujours paraître une opération plus longue qu'elle n'est. La complication des diverses parties du canon se simplifie aussi singulièrement à la vue. Néanmoins, on peut hardiment affirmer que ni le canon ni la manière de le charger n'est chose très-simple.

Pour faire éclater le projectile creux, les Prussiens ont un système spécial vissé dans l'œil de l'obus. C'est encore, comme dans le fusil, une aiguille qui vient frapper contre un corps fulminant ou capsule, dont l'inflammation détermine l'explosion de la charge contenue dans le projectile. Cette aiguille est placée dans un boulon à aiguille, qui ne lui permet pas de dévier ; tant que le projectile n'est pas lancé, elle est maintenue par une cheville d'acier ; le projectile lancé, la cheville d'acier tombe par le mouvement de rotation. Dès que le projectile touche un objet quelconque, et subit par ce fait un léger arrêt, l'aiguille, qui, libre, conserve toute l'impulsion primitive, vient frapper contre la capsule fulminante et détermine l'explosion. On n'amorce qu'au moment de charger.

On voit que ce système est basé sur le choc du boulet

et qu'on ne peut, comme avec les fusées ordinaires, faire éclater le projectile à une distance voulue en réglant la fusée.

On emploie aussi des projectiles de même forme comme shrapnels, en les remplissant de balles de plomb, de soufre coulé et de poudre.

Enfin on emploie la boîte à balles, entourée d'anneaux de plomb, chargée de balles en zinc ; c'est un grand avantage, que ne partagent pas tous les canons rayés, de pouvoir employer la mitraille.

Ce canon satisfait d'une manière remarquable aux conditions de grande portée et de justesse, conditions que favorise singulièrement le chargement par la culasse, en permettant le forcement rigoureux du projectile et l'absence totale de vent entre ce dernier et les parois de la pièce. Il n'y a ainsi aucune perte dans la force des gaz, et la direction est bien plus exacte que dans les pièces où le vent étant obligatoire permet les battements et par conséquent les déviations. Le tir des obus est d'une grande certitude jusqu'à 3000 pas, et celui des shrapnels jusqu'à 2500 pas.

La construction du canon rayé prussien est un chef-d'œuvre de précision, et toutes les pièces sont agencées avec une admirable exactitude, sans laquelle du reste elles ne pourraient pas fonctionner. Mais la nécessité absolue de cette extrême précision est peut-être le côté faible des machines de guerre de ce système, et cela sous plusieurs points de vue..

1° Dans le service de la pièce, il y a de grandes précautions à prendre. Il ne faut aucune brusquerie dans le maniement de certaines parties qui sont délicates et pourraient facilement être faussées. Il faut éviter l'introduction de toute saleté, sable ou terre, qui risquerait d'endommager ces pièces si bien ajustées. Il faut beaucoup de soin dans le maniement des munitions, et d'attention pour s'assurer que tout est bien en place et que rien n'est endommagé. Les prescriptions du règlement de service sont minutieuses à cet égard. L'enveloppe du projectile laisse des traces de plomb dans les rayures ; on doit les enlever au moyen d'un grattoir au bout d'un certain nombre de coups.

2° L'entretien de la pièce exige le plus grand soin. L'acier fondu se rouille facilement, et l'humidité serait fatale aux rayures, au verrou, à la portière, si on n'avait pas soin de les très-bien sécher et d'enlever avec soin la rouille dès qu'elle paraît. Il faut les tenir bien essuyées et graissées.

3° Un accident, une manœuvre de force mal faite, une pièce versée en cage, sans parler des dégâts que peuvent causer les projectiles ennemis, suffisent pour fausser telle ou telle partie importante et mettre la pièce hors de service. Et il ne faut pas songer alors à avoir recours à une forge de campagne. Toute réparation doit être faite dans les arsenaux.

Je sais que les artilleurs prussiens sont habiles, exacts et soigneux, qu'on peut attendre d'eux ce qu'on ne pourrait pas exiger de beaucoup d'autres ; cependant, si l'on réflé-

chit quel rude et solide engin est un de nos canons ordinaires, quel degré de négligence et de brusquerie il peut supporter, à combien d'accidents il peut résister avant d'être hors de service, on comprendra que, même en face des superbes résultats obtenus comme justesse et comme portée, il soit permis de faire suivre d'un point d'interrogation toute affirmation trop positive sur la supériorité de cette artillerie en campagne.

Les Prussiens expriment une très-grande confiance dans cette belle arme, de l'invention ou tout au moins du perfectionnement de laquelle ils sont avec raison très-fiers; mais je crois que c'est aussi avec beaucoup de raison qu'ils ne la font guère entrer que pour un quart (comme nous l'avons vu) dans la proportion de leur artillerie, et qu'ils se gardent bien d'abandonner les canons lisses et les obusiers. Au reste, ils ne sont pas au bout de la transformation de cette arme; ils y procèdent avec sagesse et prudence. On étudie un système de fermeture plus simple et plus solide pour la culasse. On parle aussi de faire des canons rayés de 12 livres.

Pour avoir une opinion un peu prononcée sur ce sujet, il faudrait avoir vu les choses longuement et en grand détail, avoir assisté à des expériences de tir, ce que je n'ai point fait.

Lorsqu'on voit les plus habiles ingénieurs et de la Prusse et de l'Angleterre inventer et faire adopter par leurs pays le système du chargement par la culasse, lorsqu'on voit

ensuite la Belgique accepter le système prussien avec toute connaissance de cause, après avoir joint ses propres expériences à toutes celles faites ailleurs, on ne peut douter qu'il n'ait certains grands avantages.

Mais lorsqu'on voit la France et l'Italie, dont les armées viennent d'accomplir une grande et glorieuse campagne, se refuser à reconnaître ces avantages, à cause des inconvénients qui les balancent; lorsqu'on voit qu'en Angleterre même on discute encore si les canons Armstrong ont rendu ou non de bons services dans la guerre de Chine, on ne peut s'empêcher de mettre encore un second point d'interrogation à côté du premier et de se dire que la guerre, cette sanglante et terrible expérience, pourra seule décider la question.

Toutefois, pour la Suisse (et c'est ce qui nous importe le plus), la question me semble décidée sans qu'un doute puisse s'élever. Non, une machine aussi délicate, aussi difficile à entretenir, à manœuvrer, à réparer, n'est pas faite pour nous; les inconvénients surpasseraient de beaucoup les avantages, et nous devons remercier les Commissions et le Département Militaire, qui n'ont pas cherché dans ce système la solution du problème d'artillerie qu'il nous importe tant de voir vite et bien résolu pour notre armée.

Les voitures et les affûts d'artillerie prussiens ne sont point construits d'après le système anglais, mais plutôt d'après le système Gribeauval modifié. Les affûts ont deux flasques, et se mettent sur l'avant-train au moyen d'une lunette dans

laquelle entre une grosse cheville en fer. Cette cheville est fixée à l'avant-train par une semelle qui l'éloigne de ce dernier, de manière à ce que le poids des flasques fasse contre-poids au timon. Les roues de l'avant-train sont plus petites que les roues de l'affût. L'avant-train porte, comme dans notre système, un grand coffret contenant un fort approvisionnement de munitions.

L'ensemble de l'affût peut paraître plutôt lourd, mais il est d'une remarquable solidité. Ce système d'affût est, je crois, inférieur à celui adopté soit en France, soit en Angleterre, et même au nôtre. Les dépenses considérables qu'il faudrait faire pour le changer sont peut-être en partie la cause de son maintien.

Je ne puis pas parler des autres voitures d'artillerie, n'ayant pas eu l'occasion d'en voir pendant les manœuvres, où elles ne sont jamais en ligne.

Les pièces de 12 sont attelées de huit chevaux, et les autres de six. Les attelages sont superbes et pleins de vigueur, les chevaux de belle race et parfaitement bien tenus; les harnais plutôt légers; le coussinet du sous-verge est une petite selle. Dans les manœuvres rapides de l'artillerie à pied, trois des servants montent sur le coffret, et trois autres sur les sous-verges. Le caisson n'est donc plus nécessaire au transport des artilleurs. Les conducteurs sont lestes et adroits dans leurs rapides évolutions, et l'artillerie à cheval suit tous les mouvements de la cavalerie.

L'uniforme de l'artillerie soit à pied, soit à cheval, est à

peu près le même que celui de l'infanterie : on regrette de ne pas y trouver cette variété qui doit caractériser les différentes armes ; ce qui convient très-bien à l'infanterie paraît peut-être un peu simple et monotone pour une arme dont la tenue doit réunir l'élégance à une certaine sévérité.

La noblesse prussienne ne sert pas volontiers dans les armes savantes. Si quelques jeunes officiers préfèrent les loisirs de la vie de garnison au travail nécessaire pour faire leur chemin dans l'artillerie ou le génie, ce fait ne suffit pas pour expliquer cet abandon des armes spéciales, car les autres armes comptent aussi un grand nombre d'officiers instruits et distingués. Il faut plutôt en chercher la cause dans les ordonnances militaires de Frédéric le Grand, qui exigeait la noblesse pour tous les officiers, sauf pour ceux des armes savantes : la tradition a survécu à ces ordonnances.

LE CORPS DU GÉNIE ET LES PIONNIERS.

Le corps du génie, dont le prince Radziwill est le chef, est composé d'un certain nombre d'officiers de tous grades, dont une partie est employée comme officiers hors troupes, et le reste classé dans neuf bataillons de pionniers (chacun de quatre compagnies), qui forment les troupes du génie.

L'école d'artillerie, réunie à celle du génie, est à Berlin.

LE TRAIN.

Chaque corps d'armée a un bataillon du train fort de 1200 hommes et de 1500 chevaux en temps de guerre. Le bataillon fournit les hommes et les chevaux nécessaires au transport des vivres, des boulangeries, des ambulances, des munitions, des équipages de pont et de certains bagages.

Le corps de la gendarmerie à pied et à cheval, celui des Feldjäger ou ouvriers, le corps des télégraphes de campagne, les ordonnances, qu'on tire des corps de cavalerie, mais qui ont un uniforme particulier, viennent encore s'ajouter aux différents corps de l'armée.

ÉTAT-MAJOR.

Le corps d'état-major se compose des officiers formant le grand état-major général et de ceux attachés aux états-majors des corps d'armée et des divisions. Le général de Moltke, officier fort distingué, est le chef de cette fraction de l'armée qui s'occupe activement de réunir toutes les don-

nées, tous les renseignements qui peuvent être utiles pour la conduite de la guerre. C'est sous la direction de ce corps qu'est placé le cabinet des cartes (Plankammer) auquel est confié le soin de dresser la carte de la Prusse. Cette carte n'est pas levée à la même échelle pour toutes les parties du royaume. Ainsi, la carte déjà terminée des provinces du Rhin et de la Westphalie est à l'échelle de $\frac{1}{80.000}$me. Celle, encore à terminer, de la Prusse orientale et de la Thuringe a été levée au $\frac{1}{100.000}$me. La topographie en est faite avec la plus grande exactitude; la gravure en est belle et soignée; les feuilles sont beaucoup plus petites que celles de notre carte de Suisse, et coûtent environ 3 fr. 25 c. chacune.

L'état-major est exercé par des travaux fréquents concernant ses diverses spécialités. Ainsi, les manœuvres de Cologne une fois terminées, le général de Moltke devait, accompagné d'un grand nombre d'officiers de ce corps, faire dans les provinces rhénanes une grande reconnaissance durant plusieurs semaines, destinée soit à faire connaître aux officiers la topographie de ces provinces où la Prusse aurait à livrer ses premières batailles, soit à les exercer par la conduite supposée de corps d'armées, divisions et brigades, ainsi que par la rédaction de mémoires et de projets militaires.

L'uniforme de l'état-major est bleu, avec retroussis en drap cramoisi et ornements en argent.

Les aides de camp (Adjudanten) sont en général tirés des divers corps de troupes et non pas de l'état-major; ils con-

tinuent à compter pour l'ancienneté et l'avancement dans leurs régiments. Ce sont eux qui font le travail de bureau des divers corps auxquels ils sont attachés. Les aides de camp du roi sont, ou aides de camp généraux, s'ils ont le grade de général, ou « Flügel-Adjudanten », s'ils sont d'un grade inférieur. Ils portent l'aiguillette et un uniforme spécial.

Les princes, les autorités militaires, les commandants des divers corps de troupes, ont chacun des aides de camp qui sont tous compris sous le nom général « d'Adjudantur.»

NOMINATION DES OFFICIERS.

Écoles militaires.

Frédéric le Grand, ayant appris qu'un officier de son armée était d'une noblesse douteuse, voulut l'en exclure pour ce seul motif. La présence d'esprit de l'officier le préserva seule de ce déshonneur : « Sire, s'écria-t-il, l'empereur Rodolphe II a menacé d'une amende de dix marcs d'or quiconque douterait de la noblesse de ma maison ! » — « Je suis votre serviteur, répondit le roi, je n'ai point d'argent pour le moment, » et, continuant sa route, il laissa le jeune officier à sa place.

La Prusse n'en est plus précisément, sous ce rapport, au temps de Frédéric le Grand, mais encore maintenant la carrière d'officier, en droit accessible à tous sans distinction, n'est en fait ouverte qu'à ceux qui ont reçu une éducation libérale.

Le système, qui réussit si bien à la France, d'accorder une large part des grades aux hommes qui, entrés au régiment peut-être sans éducation première, ont su y conquérir, par leur valeur ou leurs connaissances pratiques, l'estime de leurs chefs et de leurs camarades, — l'avancement des sous-officiers,— y est à peu près inconnu, ou tout au moins, m'a-t-on dit, ne se présente que comme cas exceptionnel. Ce système se soutiendrait-il en temps de guerre? Il est permis d'en douter, et il me paraît aujourd'hui bien difficile de ne pas donner les épaulettes au brave et intelligent sous-officier qui se sera distingué sur le champ de bataille, et d'exiger froidement de lui un examen.

Ce qui semble contre-balancer un peu les inconvénients qui pourraient résulter de ce système, c'est qu'on exige de tous ceux qui doivent devenir officiers le service réel dans la troupe comme simples soldats, avant leur entrée dans les écoles militaires.

Ainsi, non-seulement le soldat qui déclare vouloir servir pour l'avancement (et c'est à l'ordinaire dès son entrée au corps comme recrue qu'il s'y décide), doit passer l'examen d'aspirant, mais encore, après son examen subi, il continue son service de simple soldat jusqu'à ce qu'il soit

nommé aspirant (Portépéefæhnrich) par le roi, ce qui n'a lieu qu'après un service de six mois. S'il manque son examen, il peut tenter l'épreuve une seconde fois, toutefois pas après la fin de sa vingt-troisième année.

L'allemand, le français, le latin, les mathématiques, la géographie, l'histoire, le dessin, forment la base de son examen.

Les écoles de cadets, écoles moitié civiles et moitié militaires, fournissent aussi un certain nombre d'aspirants parmi leurs élèves les plus distingués.

Les étudiants munis de certificats satisfaisants, peuvent être nommés aspirants après trois mois seulement de service.

Après six mois de service comme aspirant, celui qui veut devenir officier peut demander à entrer dans une école militaire, pour y acquérir les connaissances nécessaires; mais il ne doit pas avoir plus de vingt-cinq ans révolus.

Il y a trois écoles militaires en Prusse : à Potsdam, à Erfurt et à Neisse. Elles servent pour l'infanterie et la cavalerie, et à chacune d'entre elles ressortissent les aspirants de trois des neuf corps d'armée.

Les cours durent dix mois, après lesquels on peut être admis à passer l'examen d'officier.

Si le résultat est favorable, l'aspirant peut être nommé officier par le roi, mais auparavant il doit être agréé par le corps d'officiers de son régiment, qui a, en fait, un droit de *veto* presque absolu, car le roi ne nommerait jamais officier un aspirant dont le corps d'officiers ne voudrait pas. Ce

droit de *veto* peut s'exercer et s'exerce probablement dans certains corps, comme la garde, dans un sens assez aristocratique.

Les officiers des armes savantes sont formés à l'école de l'artillerie et du génie, à Berlin.

L'officier une fois nommé, peut, après avoir servi trois années dans l'armée, et après avoir donné des preuves de capacité, être admis, sur sa demande, à l'académie militaire de Berlin, où tous les moyens lui sont offerts pour perfectionner ses connaissances militaires et en acquérir de nouvelles Il y passe trois années consécutives, en rentrant chaque année pour trois mois à son régiment.

SECONDE PARTIE

MANOEUVRES

DU

SEPTIÈME ET DU HUITIÈME CORPS

DE L'ARMÉE PRUSSIENNE

AUX ENVIRONS DE COLOGNE

L'annonce, dans les journaux militaires allemands, de grandes manœuvres qui devaient avoir lieu au mois de septembre, aux environs de Cologne, et qui devaient être exécutées par les corps d'armée de la Westphalie et des Provinces Rhénanes, m'avait donné un vif désir d'y assister. Les agréables impressions que j'avais conservées d'une réunion militaire du même genre, à laquelle j'avais pris part en 1840, à Heilbronn, où était rassemblé le huitième corps d'armée de la Confédération germanique, le souvenir de l'excellent accueil que j'avais reçu des officiers allemands, l'espoir surtout d'étendre un peu mes connaissances militaires par la vue d'une belle armée, chez laquelle il y a beaucoup à apprendre, me décidèrent à me rendre à Cologne. Les occasions de voir manœuvrer des troupes en nombre un peu considérable sont rares pour les officiers suisses, les circonstances soit politiques, soit personnelles, ne s'y prêtent pas toujours, et je ne voulus pas laisser échapper celle qui se présentait.

En arrivant à Cologne le 8 septembre, muni d'une recommandation que le Conseil fédéral m'avait fait l'honneur

de m'accorder, je me présentai au commandant de place, et au colonel de Blumenthal, chargé par le roi de recevoir les officiers étrangers.

Guillaume I[er], avec une hospitalité toute royale, avait décidé que ces officiers seraient considérés comme ses hôtes pendant tout leur séjour. Nous devions être hébergés et entièrement défrayés de tout. Le colonel de Blumenthal m'assigna un logement et me remit la carte du terrain de manœuvre, ainsi que les indications nécessaires.

Cologne, forteresse de premier ordre, est, ainsi que Rastadt, Mayence, Coblentz et Wesel, l'une des cinq grandes places qui défendent la ligne du Rhin. Elle a joué pendant le moyen âge un grand rôle, dont témoignent encore de nombreux et imposants monuments. Le plus beau de tous, le Dôme ou cathédrale, chef-d'œuvre d'architecture gothique, est resté inachevé; mais cette œuvre, reprise avec activité par une association allemande, le « Dombauverein, » se poursuit avec toute la rapidité que permettent des ressources pécuniaires considérables en elles-mêmes, quoique bien restreintes si l'on songe à ce qui reste encore à terminer. Toutefois le travail avance, et l'étranger, qui reste quelques années sans aller à Cologne, constate de notables progrès dans cet immense édifice, dont non-seulement les tours sont inachevées, mais dont d'informes constructions, soit à l'intérieur,

soit à l'extérieur, enveloppent et cachent les admirables proportions.

En face de la cathédrale, il semble que l'industrie moderne ait voulu élever aussi un monument rival, sinon en beauté, du moins en grandeur, le pont sur le Rhin, qui partage avec le Dôme le premier coup d'œil du voyageur. Ce magnifique pont en treillis de fer, renfermant deux voies pour le chemin de fer et une pour les voitures, long de 1300 pieds, et dont les piles sont ornées de tours crénelées, présente un aspect imposant, je dirai presque écrasant, même pour cette grande ville aux flèches élevées.

Plusieurs voies ferrées partent d'une gare centrale. L'une, passant le Rhin, se dirige vers Dusseldorf par la rive droite, une seconde arrive du midi de l'Allemagne sur la rive gauche. Sur cette même rive, deux autres chemins de fer, dont l'un se dirige à l'ouest, vers Aix-la-Chapelle, et l'autre au nord, vers les petites villes de Neuss et de Crefeldt, laissent entre eux un angle qui se rapproche de l'angle droit. Entre ces deux voies, à une distance de Cologne qui varie de cinq à huit lieues, la petite rivière de l'Erft décrit comme un arc de cercle. Ses ondes tranquilles coulent lentement le long d'une verte zone de prairies un peu marécageuses (les seules presque que l'on trouve dans ce pays), prairies ornées par de beaux arbres, une vigoureuse végétation et de jolis villages. L'Erft se jette dans le Rhin près de Neuss, et c'est le long du cours de cette rivière que les troupes étaient cantonnées, c'est le terrain environnant qui a été le

théâtre de cette guerre pacifique. Dans la partie supérieure de son cours et dans la première moitié de l'arc du cercle, la rive droite de l'Erft est bordée d'un massif de collines aux formes onduleuses, couvertes de bois et de champs; la rive gauche, au contraire, n'est qu'un pays plat. Mais si l'on continue à descendre le cours de la rivière, les collines de la rive droite s'éloignent en s'abaissant, et finissent par se perdre dans la grande plaine du Rhin, tandis qu'au contraire la rive gauche se relève en plateaux assez prononcés qui continuent jusqu'aux environs de Neuss. Tout le pays, du reste, sauf les prairies de l'Erft, offre à l'œil une immense étendue de cultures, sans clôtures, sans obstacles autres que quelques cours d'eau, et où le regard embrasse un vaste horizon. Cette plaine, car on peut l'appeler ainsi malgré les mouvements de terrain que j'ai indiqués, est semée de villages riches et peuplés, cachés le plus souvent sous des oasis de verdure qui ne laissent guère apparaître que la flèche élancée du clocher. De longues chaussées bordées d'arbres, et qui se perdent dans la brume de l'horizon, la traversent en se dirigeant presque toutes vers la silhouette massive du Dôme de Cologne, que l'on aperçoit au loin lorsque le temps est clair.

On voit au premier coup d'œil combien ce terrain est favorable aux mouvements d'une armée : vaste étendue de pays, plaines et collines, cours d'eau, villages et positions militaires, rien n'y manque pour en faire un excellent champ de manœuvres.

Deux jours devaient encore s'écouler avant le commencement des grandes manœuvres, mais les troupes, réunies dans les environs depuis plusieurs semaines, manœuvraient déjà chaque jour par corps d'armée séparés. Le 9 et le 10, j'assistai à des combats animés livrés près de Bergheim par le huitième corps séparé en deux divisions ennemies, sous la direction supérieure du général de Bonin, un des chefs les plus distingués de l'armée prussienne.

Cologne présentait, le 10 septembre, un aspect des plus animés ; à chaque instant, dans ses rues étroites et sombres, on rencontrait des militaires étrangers, les uns en grande tenue, faisant leurs visites officielles, les autres en négligé, cherchant leurs logements ; les aides de camp, les ordonnances se croisaient dans les rues. Les princes, les ministres avaient envahi l'hôtel du Nord ; des guérites noires et blanches, placées aux portes, annonçaient l'habitation d'un dignitaire ; mais, probablement pour ménager le service du petit nombre de soldats restés dans la ville, les sentinelles en étaient absentes. Par contre, à la grand'garde sur le Heumarkt, il ne se passait pas cinq minutes sans qu'on entendît le cri prolongé de la sentinelle appelant aux armes pour rendre les honneurs à quelque officier.

A six heures, la table d'hôte royale nous réunissait tous dans la grande salle de l'hôtel Dish. Au moment où j'y arrivais, un major de dragons s'élance vers moi et me comble

de témoignages affectueux : « Vous êtes M. de Barner, lui dis-je, devinant en lui un des deux frères, l'un hussard, l'autre dragon, avec lesquels je m'étais lié à Heilbronn, et que je n'avais pas revus depuis vingt et un ans. Et votre frère le hussard? » — « Mais le hussard, c'était moi; mon frère aîné est retiré du service. » Le hussard avait passé dans la peau du dragon! Il est très-rare et très-doux d'apprendre que vingt années ne vous ont pas fait oublier, et de se voir payer en quelques instants tous les intérêts arriérés d'une ancienne amitié.

L'aspect de cette table, qui réunissait des officiers de presque tous les pays de l'Europe, était vraiment intéressant, et quelques détails sur cette réunion cosmopolite ne seront pas de trop.

Le général Forey et le général Lichtlin avaient amené avec eux un état-major français peu nombreux, mais choisi: le lieutenant-colonel de Salignac-Fénelon, de l'artillerie de la garde; les commandants marquis d'Absac et baron de la Hitte, le premier aide de camp du duc de Magenta, le second attaché militaire à l'ambassade de Berlin; le capitaine Fabre, aide de camp du général Forey, qui a fait toutes les dernières guerres, blessé à Solferino, qu'un heureux hasard m'avait donné pour voisin de table, et qui m'a raconté bien des épisodes de ces grandes scènes.

L'Angleterre avait envoyé le vétéran de la Crimée et des Indes, autrefois sir Colin Campbell, maintenant lord Clyde; l'âge a déjà un peu courbé sa taille, mais l'expression de

ses traits et la vie de son regard montrent encore sa verdeur; le général Eyre, dont l'apparence trahit les fatigues supportées au service de son pays, est son fidèle compagnon; lord Cardigan, le héros de la charge de Balaclava, se redresse dans son uniforme de hussard bleu et or: malgré ses cheveux blancs, sa grande taille, ses traits accentués et nobles expriment l'énergie et la décision du chef qui, esclave de l'obéissance militaire, s'élançant contre les batteries russes avec six cents cavaliers, n'en ramena que le tiers au bout de quelques moments; le général de Straubensée, qui a pris la ville chinoise de Canton; les généraux Seymour et Hamilton, jeunes et brillants officiers, tous deux sortis de la garde ; le général lord Paulet, qui passe pour le meilleur camarade de l'armée anglaise; puis le duc de Manchester, et lord Elcho, qui, placé à la tête des tirs nationaux anglais, a si cordialement reçu nos tireurs suisses à Wimbledon en 1860, tous deux portant l'uniforme de leurs compagnies de volontaires. Des officiers des gardes, de la cavalerie, et surtout de l'artillerie, forment à lord Clyde un état-major nombreux et brillant; leurs uniformes rouges et éclatants, quoique sans épaulettes, la large écharpe rouge et or que les généraux portent en sautoir, les font reconnaître au loin; en petite tenue, ils portent une tunique bleu foncé, galonnée en soie noire.

Ce général autrichien de grande et forte stature, dont la figure respire la bonne humeur, c'est le général de Paumgarten, gouverneur de Mayence; auprès de lui, en uniforme

de uhlan, ce lieutenant-colonel si jeune, est le prince Louis de Windischgrætz, dont le père a repris Vienne en 1848, et dont le frère est noblement tombé à Solferino.

La Russie a envoyé le général d'Adlerberg et un officier de Cosaques au gros bonnet de fourrure, à la longue tunique munie de cartouchières, au yatagan passé dans la ceinture.

Le colonel d'état-major Simons, le lieutenant-colonel Cartiaux, le capitaine d'artillerie Nicaise, officier d'ordonnance du roi, représentent la Belgique. Une amitié sincère m'attache bien vite à ces trois aimables camarades : nous faisons bientôt toutes nos courses ensemble, et dès le premier jour, reportant nos pensées vers nos deux pays, nous avons silencieusement choqué nos verres, dans un sentiment qu'il n'était pas nécessaire d'exprimer.

Des colonels de hussards et plusieurs autres officiers suédois ont passé la Baltique pour venir à Cologne attendre le prince Oscar, frère de leur roi.

Ces deux costumes insolites, si simples, avec une pattelette orange sur l'épaule pour tout ornement, ces deux chapeaux plutôt féminins, ornés de plumes d'autruche, sont portés par deux Américains du Sud, officiers de cavalerie de la Virginie, qui étudient l'art militaire, et sont momentanément attachés à un corps de cavalerie prussienne. Nous verrons aussi des Turcs attachés à l'artillerie.

Enfin tous les États de l'Allemagne : le Hanovre, la Saxe, l'Oldenbourg, le Mecklembourg, la Hesse, Nassau, Bruns-

wick, Bade, Wurtemberg, ont envoyé leurs députés, brillants officiers, excellents camarades, et qui ne laissent pas aux seuls Prussiens le privilége de faire les honneurs de leur pays aux étrangers. Un seul État allemand n'a pas de représentant, et révèle malheureusement, par son abstention, aux yeux des étrangers, les divisions et les antipathies qui affaiblissent la Confédération germanique : on ne voit pas de Bavarois. L'Espagne manque aussi à l'appel, de même l'Italie ; elle n'est pas encore reconnue ici et s'abstient.

Entre militaires, on n'en reste pas longtemps aux compliments, des relations bienveillantes s'établissent bien vite. On s'est vu la veille à table pour la première fois, le lendemain on se serre la main, on est déjà d'anciens amis ; aussi la cordialité ne faisait-elle pas défaut entre ces hommes venus de tant de contrées diverses. Le plus souvent la causerie roulait sur des sujets militaires, car chacun aime à se faire raconter ce qui se passe dans les autres armées, et cette source d'instruction en vaut bien une autre. On m'interrogeait parfois sur la Suisse, sur nos institutions si différentes des autres, que les étrangers ont quelque peine à bien comprendre et en général connaissent mal, et je dois dire qu'on paraissait étonné quand j'énonçais les chiffres réels de notre armée fédérale, qu'on ne croit pas à beaucoup près aussi nombreuse, ni aussi bien organisée qu'elle l'est en réalité.

Si d'agréables relations se sont formées entre nous, c'est

qu'aussi nous passions de longues heures ensemble, et que, certes, les occasions de nous voir ne manquaient pas; pour n'y pas revenir, je dirai ici ce qu'était une de nos journées.

L'heure du départ et la tenue (pour laquelle on laissait du reste une certaine liberté) étaient indiqués la veille au soir; à l'heure dite, on se rassemblait à la gare ; les uniformes étaient recouverts de grands manteaux; les princes logés à Cologne, beaucoup de généraux et d'officiers prussiens, le casque à la main et la casquette sur la tête, s'y trouvaient aussi. Un train spécial nous attendait et chacun s'y casait à sa fantaisie, mais certains wagons étaient réservés pour les « hohe Herrschaften. » Le colonel de Blumenthal et mon ami de Barner, qui partageait avec lui la charge de recevoir les étrangers, n'avaient pas peu à faire lorsqu'il fallait distribuer à tous les notes indiquant les suppositions militaires de la journée, la *Spezial-Idée*, veiller à ce que chacun pût se placer et ne pas risquer de partir que tous les grands personnages ne fussent arrivés. « Excellence, voici votre wagon. » — « Mon général, c'est ici le coupé qui vous est réservé. » — « Votre Altesse Royale n'a pas encore le programme. » Écouter toutes les réclamations, répondre à toutes les demandes, prévenir tous les désirs, sans jamais se lasser, à toute heure du jour, avec une bonté, une bonne humeur, une politesse sans égales, voilà ce que ces deux messieurs n'ont cessé de faire pendant tout le temps des

manœuvres. Aussi, j'en suis bien certain, il n'est pas un officier venu à Cologne qui ne leur garde un souvenir amical et reconnaissant.

Enfin chacun est casé, la locomotive siffle, le train s'ébranle. Est-on avec des compagnons nouveaux, l'usage allemand de se présenter soi-même facilite les rapports. L'inférieur s'avance vers le supérieur, décline son nom et ses qualités, le supérieur répond en faisant de même, et la connaissance est faite. Au bout d'une demi-heure ou d'une heure le train s'arrête : nous sommes à Horrem ou à Neuss. Soixante voitures de poste, calèches découvertes, ou autres, presque toutes à quatre chevaux, encombrent la gare; les postillons en veste bleue et orange, le chapeau ciré, surmonté d'un panache noir, le cornet en bandoulière, sont en selle ou sur leur siége; les employés des postes, en uniforme, l'épée au côté, maintiennent tout dans l'ordre. On descend des wagons, on se case de nouveau; les dignitaires avec leurs aides de camp, dans les premières calèches, les lieutenants dans de grands omnibus; les fouets claquent, la longue file de voitures s'élance au grand trot, à travers la foule empressée, et suit une chaussée garnie de peupliers. Les villes sont pavoisées d'immenses étendards noir et blanc, ou aux couleurs de la cité; les villages font de leur mieux pour suivre leur bon exemple. Partout des populations bienveillantes et empressées portant des habits de fête, partout l'aspect de l'aisance. Au sortir de la gare, nous trouvons une autre division de voitures de poste, ce sont celles du

Roi et de la cour, qui vont aussi arriver par un train spécial. Une heure et demie, parfois deux heures de route au grand trot, et les voitures s'arrêtent : un escadron de gardes du corps et de hussards, pied à terre, est aligné en face de nous, tenant par la bride les chevaux qui nous sont destinés : ce sont les meilleurs chevaux des régiments de la garde, avec l'équipement de leur corps, qui sont venus de Berlin pour ce service : chacun choisissait le sien ; pour moi, j'étais heureux de retrouver les miens, qui, cantonnés avec cet escadron, se rendaient tous les jours à l'endroit désigné, sans que j'eusse à m'en occuper.

Chacun est en selle : le général Forey a une chabraque de hussard, lord Clyde une housse de garde du corps. N'importe, les chevaux sont excellents et tout ira pour le mieux, si ce n'est que le cheval prussien a pour selle le bock hongrois, qui force le cavalier à monter tout droit, un peu comme un Cosaque, chose peu agréable pour les habitués de la selle anglaise, et qui, au bout d'une heure ou deux d'exercice, vous laisse des souvenirs un peu trop cuisants. Le colonel de Blumenthal prend la tête, et la colonne suit au trot, parcourant parfois une lieue ou deux encore jusqu'au point de rendez-vous des troupes.

Pendant la manœuvre, liberté complète : vous allez où bon vous semble ; vous passez dix fois par jour à l'ennemi sans trahir personne, vous vous attachez à suivre l'arme qui vous intéresse ou la société qui vous plaît, avec une complète indépendance.

Après cinq ou six heures de manœuvres, tout s'arrête; on regagne l'endroit où attendent les voitures, on s'enveloppe dans son manteau, on roule vers le chemin de fer, puis, vers six heures du soir, on est à Cologne. A peine a-t-on le temps de changer son uniforme crotté que l'heure du dîner sonne, et certes le repas sera le bienvenu, car depuis douze heures, ou peu s'en faut, on n'a rien mangé. Aussi, est-ce un plaisir très-vif de se retrouver à l'hôtel Dish, en face d'un excellent repas, auquel on fait largement honneur. On parle de la manœuvre, on cherche à obtenir de ceux qui ont fait la guerre le récit de quelques épisodes de leurs campagnes; on discute, parfois on s'anime. Mais il y a un point sur lequel tous sont d'accord, c'est la brillante et amicale réception qui nous est faite, et la manière admirable dont tout est combiné pour prévenir nos moindres désirs.

Le 11 septembre, le Roi devait commencer par passer en revue, dans les plaines de Wewelinghoven, le septième corps recruté dans la Westphalie.

Ce corps, commandé par le général Herwart de Bittenfeld, compte deux divisions de deux brigades chacune, sous les ordres des généraux de Monts et de Wintzingerode, soit :

25 bataillons d'infanterie, dont un de chasseurs, à 550 hommes		13,750
1 régiment de cuirassiers 1 régiment de lanciers 1 régiment de dragons	à 4 escadrons et 600 hommes,	3,900
2 régiments de hussards	à 5 escadrons et 750 hommes,	
12 batteries d'artillerie, dont 3 de 12 livres, 3 d'obusiers, 3 de canons rayés de 6,	à 156 hommes, soit 1,400 h.	1,740
3 à cheval, à 114 hommes, soit 340 h.		
Enfin 1 bataillon de pionniers à 500 hommes		500
Total en hommes		19,890

On peut donc compter en nombres ronds avec l'équipage de pont, le train et l'état-major, 20,000 hommes pour l'effectif de ce corps d'armée.

Les troupes sont rangées sur deux lignes.

L'infanterie, par bataillon en masse, forme la première; elle est en pantalons blancs : chaque bataillon en colonne serrée de huit pelotons, le drapeau et le commandant à la droite.

La cavalerie et l'artillerie déployées forment la seconde ligne.

Une grande foule couvre la plaine, où quelques hautes tribunes ont été élevées par des spéculateurs. On nous fait placer sur une ligne, et bientôt des hourras attirent notre attention sur une longue colonne de cavaliers qui s'approche au grand trot : c'est le Roi avec sa suite, qui s'arrête en passant devant nous, nous salue, et nous invite à le suivre.

Guillaume Ier est un beau cavalier, de grande et noble tournure ; ses traits sont fins et réguliers ; une moustache grise et de gros favoris blancs donnent à sa figure un caractère un peu léonin; son regard est brillant, mais remarquablement bienveillant ainsi que son sourire : il est difficile de ne pas être frappé du caractère de franchise et de loyauté empreint dans toute sa personne. Il manie avec aisance un beau cheval alezan ; sur sa poitrine et sur celle des princes de sa maison, on remarque le grand cordon couleur bouton d'or de l'ordre de l'Aigle noir; ses frères, le prince Charles, chef de l'artillerie, et le prince Albert, son fils le prince royal, le suivent de près. Ce jeune général, en uniforme de hussard, à l'air calme, à la figure fine, c'est le prince Frédéric-Charles, commandant du troisième corps d'armée, que ses talents militaires rendent l'espoir de l'armée prussienne. Voici le grand-duc de Bade, gendre du Roi, portant l'uniforme d'un régiment de lanciers : les grands-ducs d'Oldenburg et de Saxe-Weimar, portant celui des régiments de cuirassiers dont ils sont chefs honoraires. Voici encore, dans ce même uniforme, le

duc Ernest de Saxe-Cobourg, qui est aujourd'hui à la tête du mouvement libéral allemand, et a fusionné sa petite armée avec les troupes prussiennes : aussi lui réserve-t-on l'honneur de commander un corps d'armée pendant deux jours. Le prince Frédéric des Pays-Bas, le prince Hohenzollern-Sigmaringen, premier ministre du royaume de Prusse, et plusieurs autres membres de familles régnantes, assistent à cette solennité militaire. Plus tard viendront aussi le prince de Galles, le prince d'Orange, le prince Oscar de Suède, le duc de Cambridge, les princes de Saxe et de Hesse.

Le Roi est entouré de ses aides de camp : chaque prince est suivi de sa maison militaire ; le général de Roon, ministre de la guerre, le feld-maréchal Wrangel, le prince Auguste de Wurtemberg, commandant de la garde, le prince Radzivill, les généraux de Moltke, de Manteuffel, et une foule d'autres généraux dans leur uniforme de gala, couverts de décorations, suivent les pas du roi ; enfin tout l'état-major étranger se joint aussi à ce cortége, qui s'avance au petit galop vers la longue ligne des troupes. J'ai assisté à beaucoup de belles revues en France, en Angleterre, en Allemagne, mais je n'ai rien vu de plus brillant que cet immense état-major aux panaches ondoyants, passant, dans un beau désordre, au son des tambours et des fanfares, devant cette armée immobile, et salué par les hourras de la foule. La reine et la princesse royale suivaient le cortége en voiture.

La tenue des troupes était superbe; on voit rarement dans d'autres armées une immobilité et une telle perfection d'alignement. Dans toute la profondeur de la troupe, les files se recouvraient avec une si parfaite exactitude qu'on aurait pu tendre un cordeau dans leurs intervalles, de la tête à la queue de la colonne, sans toucher un homme: c'est peut-être un peu de luxe!

Après avoir passé sur le front des deux lignes, le Roi et la cour vinrent se placer à quelque distance en avant, et le défilé commença.

L'infanterie défile par divisions à demi-distance, la cavalerie par escadrons, l'artillerie par batteries. La musique du premier régiment se place en face du roi et y reste tant que dure le défilé; chaque musique vient à son tour se ranger à côté d'elle, pendant que défile le corps auquel elle appartient, mais celle du premier régiment garde le pas du régiment qui vient de passer, pour le transmettre à la musique de celui qui arrive, en jouant une certaine marche réglementaire assez originale et toujours la même; de cette manière, il n'y a jamais ni hésitation ni interruption. Les tambours n'ont que des demi-caisses de six à sept pouces de profondeur, ressemblant à de gros tambours de basque et dont la batterie n'est pas brillante; ils sont soutenus par un nombre égal de fifres. Les musiques ne sont pas très-considérables et sont loin de valoir les excellentes musiques autrichiennes.

Les troupes défilent d'un pas rapide, dans un ordre ad-

mirable, mais il est difficile de ne pas être frappé de la roideur du pas en usage pour la parade : le soldat lance sa jambe en avant en tendant le jarret et baissant la pointe du pied, d'une manière qui doit exiger une longue étude et qui lui donne une apparence gênée. Les sous-officiers surtout exagèrent cette mode. Les princes, ou les dignitaires qui sont chefs honoraires de certains régiments, défilent en même temps qu'eux devant le Roi, en se tenant un peu sur le côté.

Le premier défilé terminé, les troupes se massèrent pour en recommencer un second dans un ordre que je n'ai jamais vu employé que dans l'armée prussienne : la colonne par régiment. Chaque bataillon est formé en colonne serrée sur un peloton de front et huit de profondeur; puis, les trois bataillons de chaque régiment sont réunis les uns à côté des autres, les trois drapeaux marchant devant le bataillon du centre, et cette masse de 1600 hommes défile avec un ensemble parfait sous le commandement d'un seul officier supérieur, tous les autres chefs et les musiques étant réunis en tête de la brigade. Cette forêt de baïonnettes est d'un aspect très-imposant, mais cette puissante colonne n'est qu'un ordre de parade et ne peut être employée dans la manœuvre.

La revue achevée, tous les officiers formèrent un grand cercle autour du roi, qui se fit présenter successivement les principaux étrangers, et nous fit tous inviter à dîner ce jour même au château de Benrath, près de Dusseldorf, où sa

résidence était fixée pour deux ou trois jours. A l'objection que nous étions crottés, et dans une tenue peu présentable, que Cologne étant à huit lieues, il n'y avait pas moyen d'en changer, on nous répondit : « Le Roi vous veut ainsi ; quant aux moyens de gagner Benrath, ne vous en inquiétez pas. » En effet, sur un ordre donné dans la matinée, voitures, trains spéciaux, tout avait pris une nouvelle direction, et de nouveaux convois avaient été préparés.

Je revenais tranquillement à cheval, lorsque je me trouvai à côté d'un jeune colonel d'artillerie prussien, de tournure très-distinguée : « Vous êtes Suisse, me dit-il en me tendant la main, moi je suis Badois, nous sommes voisins ; j'espère que nous serons toujours de bons amis. » Puis, continuant pendant quelques moments la conversation, il me dit beaucoup de choses amicales sur la Suisse et sur l'importance, pour nos deux pays, de conserver toujours les meilleurs rapports ensemble. Après que cet officier m'eut quitté, je demandai son nom : « C'est le prince Guillaume, le frère du grand-duc de Bade, colonel à la suite dans notre artillerie, » me fut-il répondu.

Le lendemain, je me fis présenter à lui. « Mais je vous connais, me dit-il, nous avons causé longtemps ensemble. » « Oui, Monseigneur, lui dis-je, c'est moi qui, hier, n'avais pas l'honneur de vous connaître. » — « J'ai souvent voyagé « dans votre pays, ajouta-t-il, et je l'aime beaucoup. J'étais « au camp d'Aarberg ; j'y ai vu de bonnes choses, mais j'en « ai vu d'autres qui ne m'ont pas trop plu : entre autres, un

« détachement qui, chargé de la garde d'un camp en l'ab-
« sence de la troupe, s'y comportait bruyamment et sans
« discipline. « Nous sommes des zouaves, » disaient-ils, pour
« motiver leur ton tapageur. « Mais non, vous êtes des
« Suisses, ce qui vaut tout autant, leur répondis-je. » Là-
« dessus, un beau grenadier, qui voyait mon impression,
« me pria de venir avec lui : « Ne jugez pas nos troupes,
« Monsieur, sur ces prétendus zouaves, vous les jugeriez
« mal, et vous nous feriez du tort; je veux vous en mon-
« trer d'autres, » me dit-il tout en m'emmenant vers un su-
« perbe bataillon vaudois, où régnait un tout autre esprit,
« une belle et bonne troupe enfin, dont je fus enchanté. »

Cette petite anecdote ne doit-elle pas nous faire réfléchir et nous rappeler que dans toutes nos réunions militaires il y a des yeux étrangers attentifs, qui nous jugent sur l'apparence, et qui vont répandre ailleurs leurs impressions soit favorables, soit fâcheuses?

Après avoir traversé la jolie ville de Dusseldorf, toute pavoisée et en fête, nous arrivâmes au petit château royal de Benrath, dont les salles n'étaient point assez vastes pour recevoir d'aussi nombreux hôtes. Une tente immense avait été dressée dans les jardins, et abritait un splendide festin de trois à quatre cents couverts.

Avant de se mettre à table, le Roi prit par la main le général Forey et le général Paumgarten : « Maintenant que

« vous êtes amis, leur dit-il en riant, asseyez-vous là, l'un « à côté de l'autre, et causez. » Or Forey était le vainqueur de Montebello et Paumgarten son adversaire : ils ont pu tout à leur aise s'enquérir mutuellement de tous les détails de la journée. A voir le sourire loyal du général autrichien, on sentait que le temps de la rancune était passé ; quant au général français, nous savons tous qu'il n'avait aucune raison d'en avoir. C'est là la guerre, c'est là le soldat : ces deux généraux de si bon accord cet automne, s'écharperont peut-être l'année prochaine, pour dîner de nouveau ensemble quelque part dans deux ans !

Le repas terminé, on regagna le château, où l'on fit cercle autour du roi, qui adressait à chacun quelques paroles bienveillantes. Le soir, la ville de Dusseldorf fut illuminée.

Le septième corps devait exécuter, le lendemain, une manœuvre d'ensemble contre un ennemi simplement indiqué par quelques détachements des différentes armes.

Voici quelle était la donnée :

Une armée ennemie venue du sud, assiégeant la forteresse de Cologne, apprend qu'un corps venant du nord pour faire lever le siége, s'est avancé jusqu'à Hemmerden, et elle fait un détachement pour s'opposer à sa marche. Le corps du nord ayant passé l'Erft à Grevenbroich et Wevelinghoven, s'avance vers Cologne. Le détachement du corps du sud (l'ennemi marqué) a atteint Allrath et marche sur Wevelinghoven.

Le corps du nord était massé derrière le bouquet de bois de Heiderbusch. — Une brigade de six bataillons, avec deux batteries et un régiment de hussards, formaient l'avant-garde. Le gros, sous les ordres du général de Monts, comptait deux brigades, soit douze bataillons, un régiment de dragons et trois batteries; la réserve, une brigade de six bataillons et une batterie; la réserve de la cavalerie, trois régiments et une batterie à cheval; celle d'artillerie, quatre batteries, dont deux à pied et deux à cheval.

Le Roi passa rapidement au milieu des troupes, galopant d'un bataillon à l'autre, et, à mesure qu'il se présentait devant l'un d'eux, j'entendais un bruit sourd qui n'était ni un hourra, ni un vivat, et qui piquait ma curiosité. Je m'approchai, et je vis que le Roi donnait le bonjour à chaque corps, en lui disant : *Guten Morgen Leute*, à quoi le corps répondait en masse et à demi-voix : *Guten Morgen Majestät*, ce qui produisait le bruit qui m'avait frappé. Il est d'usage en Prusse qu'un chef, qu'il soit capitaine ou général, n'importe, donne le bonjour à sa troupe de cette manière, en arrivant vers elle le matin. Cette coutume a quelque chose de bienveillant très en accord avec la manière assez paternelle que les officiers ont avec leurs soldats.

L'ennemi (corps du sud, détaché de l'armée assiégeant Cologne, et qui n'était qu'indiqué par un bataillon, un escadron et une batterie divisés en petites fractions, représentant dix-huit bataillons, douze escadrons et huit batteries), s'était avancé jusque près d'Allrath, laissant en arrière, à

Sinstedten, une réserve de six bataillons et deux batteries. Ces petits pelotons étaient complétement perdus sur la longue ligne qu'ils occupaient dans cette vaste plaine, et ils étaient à peine visibles.

J'avais assisté peu de semaines auparavant, au camp de Châlons, à une manœuvre semblable, mais l'adversaire y était indiqué par une brigade entière, avec deux ou trois batteries, et ce n'était pas trop pour obtenir le résultat auquel on vise, c'est-à-dire pour faire comprendre les diverses positions d'une ligne ennemie. Aussitôt qu'on eût signalé la présence de cet ennemi, le corps du nord lança en avant ses éclaireurs de cavalerie, soutenus d'abord par quelques compagnies d'infanterie, puis par toute son avant-garde, et quelques coups de canons furent échangés à grande distance. L'ennemi fit déboucher d'Allrath, à l'ouest de la chaussée, trois bataillons et une batterie, qui prirent l'offensive ; mais le corps du nord leur opposa une brigade déployée à son aile droite, et un régiment de hussards qui les refoulèrent. Pendant ce temps, l'ennemi avait pris position sur le plateau, légèrement dominant, entre Allrath et Œkoven, et le corps du nord manœuvra pour l'en déloger. Tandis qu'il occupait son adversaire en faisant vivement attaquer Allrath par son aile droite, il portait en même temps sa principale force sur la gauche, en remplissant, par quelques batteries d'artillerie, l'intervalle trop grand qui le séparait de son aile droite. Passant derrière Heiderbusch et Barrenstein, qui masquaient son mouvement, le gros du corps du nord se

déploya près d'Œkoven, et attaqua vivement la droite de l'ennemi. Au même moment, Allrath était pris, et l'ennemi repoussé prenait position, la gauche en arrière de Bongartshof, la droite en arrière d'Œkoven, après avoir fait entrer en ligne ses six bataillons restés en réserve à Sinstedten.

Pour surmonter cette résistance, le corps du nord rassemble ses forces, ramène à lui son aile droite, fait entrer en ligne sa brigade de réserve ; le combat s'anime de plus en plus, aux décharges multipliées succèdent les attaques à la baïonnette. Continuant son mouvement tournant par sa gauche, il réunit en une seule ligne ses neuf batteries d'artillerie à pied à la gauche de son infanterie, et déborde avec sa cavalerie l'aile droite de l'ennemi. La brigade de grosse cavalerie (lanciers et cuirassiers), soutenue par un régiment de dragons et par trois batteries d'artillerie à cheval, attaque à plusieurs reprises la droite ennemie, et, exécutant une belle charge en muraille, la force à reculer. Alors toute la ligne du corps du Nord, formée par bataillons en colonne serrée, marchant en avant à la baïonnette avec de formidables hourras, contraint l'ennemi à se retirer sur Römerskirchen.

A cet instant, le Roi fait donner le signal « das Ganze halt ! » répété par les trompettes de tous les corps, signal auquel tout s'arrête comme par enchantement. Pendant que les troupes posent les armes et les sacs pour se reposer un instant de leur fatigue, un autre signal retentit, et, de

toutes parts, on voit accourir au galop tous les chefs de corps pour se ranger en cercle autour du Roi. Celui-ci fait alors la critique de la manœuvre, louant ceux qui ont bien opéré, relevant les fautes faites, écoutant les justifications.

Les officiers étrangers, laissant naturellement la place à ceux qui avaient à recevoir ces observations, et relégués au dernier rang de cet immense cercle, ne pouvaient malheureusement pas entendre cette critique intéressante.

Avant de regagner ses cantonnements, la troupe défila rapidement en colonne serrée par bataillon, l'arme sur l'épaule, sans être en parade et comme en manœuvre; elle marchait avec une aisance qui rendait ce défilé plus frappant, à mon sens, que celui de la veille, car, dans ses allures, il ne restait aucune trace de cette roideur héritée des soldats de Frédéric-Guillaume Ier, et qui, parfois, se retrouve un peu trop dans les parades. La cavalerie défila au galop, mais le terrain n'était pas très-bien choisi, l'espace insuffisant pour prendre l'élan, et ce défilé ne fut peut-être pas aussi brillant qu'il aurait pu l'être sans cela.

Le vendredi 13, était consacré à passer en revue, près de Bergheim, le huitième corps, recruté dans les provinces rhénanes, et commandé par le général de Bonin. Les garnisons prussiennes des forteresses fédérales de Mayence et de Luxembourg font partie de ce corps d'armée, ce qui l'élève à un chiffre beaucoup plus considérable. Non-seule-

ment il compte cinq brigades au lieu de quatre, mais, trois de ces brigades sont composées de neuf bataillons au lieu de six, ce qui en fait presque de petites divisions. La cinquième brigade était la brigade combinée de deux de ces régiments de fusiliers, destinés à former le noyau de l'infanterie légère.

Ce corps comptait donc :

40 bataillons d'infanterie (y compris un de chasseurs) à 550 hommes	22,000 h.
5 régiments de cavalerie, soit 22 escadrons.	3,300 »
12 batteries d'artillerie, soit 48 pièces. .	1,800 »
1 bataillon de pionniers.	500 »
Environ. . . .	27,600 h.

Cette ligne immense se déployait dans la plaine de Bergheim, par un soleil splendide, et dans le même ordre où nous avions vu le septième corps. En tête était, par exception, un régiment de grenadiers de la garde, facilement reconnaissable à ses panaches blancs. Dans la cavalerie, on remarquait le magnifique régiment des Königshusaren, dont le Roi est le chef. Les autres troupes ressemblaient à celles que nous avions vues précédemment ; leur tenue n'était pas moins belle, leur ordre pas moins remarquable ; la taille des hommes était peut-être un peu moins élevée que celle des Westphaliens. La revue et le défilé se passèrent exacte-

ment comme l'avant-veille; seulement, au moment où s'a-vancèrent les Königshusaren, le Roi, s'élançant au galop et tirant son épée, défila à leur tête en saluant la reine, puis vint se replacer à côté d'elle. Le plus habile cavalier aurait été jaloux de la bonne grâce avec laquelle il exécuta ce mouvement, en faisant décrire à son cheval un cercle rapide

Les hôtes étrangers étaient tous invités, pour ce jour-là, à dîner au château royal de Brühl. C'est dans cet ancien palais des Électeurs de Cologne, situé à quelques lieues au midi de cette ville, qu'a eu lieu, il y a quelques années, l'entrevue du roi de Prusse et de la reine d'Angleterre.

La gare n'est qu'à cent pas du château, mais les préve-nances étaient poussées si loin, que des voitures attendaient les invités pour leur faire franchir cette courte distance : personne, naturellement, n'en voulut profiter.

L'extérieur du château n'a rien de frappant, mais l'inté-rieur est dans des proportions grandioses. La large et triple rampe du grand escalier conduit au grand salon du centre, où était dressée, en forme d'un vaste carré, la table royale. Ce salon est d'une élévation prodigieuse, et du plus beau style du temps de Louis XIV.

Lorsqu'on visite comme touriste ces résidences, séjour momentané des princes, on les trouve toujours mornes et glaciales; mais c'est dans ces jours de fêtes qu'il faut les voir pour les comprendre, dans ces jours où une cour nom-

breuse et animée, vient leur rendre une vie pour laquelle elles ont été construites.

Je retrouvai dans cette foule, avec un extrême plaisir, le colonel wurtembergeois de Fischer, qui a pris part cet été à notre rassemblement de troupes au St-Gothard, et qui a conservé pour nos troupes, et pour les officiers qu'il y a rencontrés, presque autant d'amitié qu'il a su en inspirer lui-même à tous ceux qui l'y ont connu. La réussite de nos manœuvres, racontée en Allemagne par plusieurs officiers de divers pays qui en avaient vu tout ou partie, a fait une bonne note à notre armée, et on me parlait souvent d'une manière favorable de la manière dont elles ont été dirigées par nos chefs et accomplies par nos troupes. Je ne vois pas de raison pour ne pas chercher à faire partager à mes camarades le plaisir que me causaient ces propos bienveillants pour mon pays.

Le samedi 14, le huitième corps représentait un grand détachement fait par l'armée du sud assiégeant Cologne, pour observer le Rhin inférieur ; il était censé s'être avancé la veille jusqu'aux environs de Neuss, mais, après en avoir été repoussé par un corps venant du nord et supérieur en force, et avoir effectué sa retraite sur la rive gauche de l'Erft, derrière le Finkelbach, il avait reçu dans la nuit un renfort considérable qui lui permettait de reprendre l'offensive. Le corps du nord, l'ennemi que le huitième corps

allait combattre, était entièrement supposé, n'étant pas même indiqué par aucune troupe, ce qui valait tout autant que le mode insuffisant dont nous avons parlé plus haut.

Le général de Kleist commandait l'avant-garde forte de neuf bataillons, trois batteries et quatre escadrons de dragons, et marchant par Kierdorf. Le gros, sous les ordres du général d'Arnim, formé de trois brigades, soit vingt-deux bataillons, quatre batteries et une brigade de hussards, était, ainsi que la réserve, massé près de la ferme d'Ohendorf. La réserve comptait neuf bataillons, une brigade de grosse cavalerie, cinq batteries et un bataillon de pionniers avec un petit équipage de pont. Au moment où l'avant-garde, après avoir passé le Finkelbach à Kierdorf, fut censée avoir rencontré l'ennemi, l'affaire s'engagea par la cavalerie ; celle-ci, repoussée, se retira derrière une forte chaîne de tirailleurs; mais après une vive fusillade, ces derniers, censés ramenés par la cavalerie ennemie, se replièrent sur les carrés qui, à leur tour, repoussèrent cette attaque et reprirent leur marche en avant. Pendant ce combat d'avant-garde, le corps entier avait passé le Finkelbach; à gauche de Niederembt, on voyait s'avancer dans cette vaste plaine de nombreux bataillons ; l'artillerie, placée dans les intervalles des brigades, soutenait de son feu ce mouvement, puis, remettant l'avant-train, se portait rapidement dans une nouvelle position. Insensiblement, la plaine se changeait en plateaux élevés, séparés par des cours d'eau coulant dans des ravins en pente douce.

Les troupes semblaient déboucher de toutes parts, et bientôt, à près d'une lieue de distance, du côté d'Oberembt, on entendit le canon, et on vit s'élever des nuages de fumée vers l'extrême gauche. Cette ligne immense enfermait, comme dans un cercle de feu, les villages de Trosdorf et d'Etgendorf, dont l'ennemi était censé défendre les oasis verdoyants. Dès que le général de Bonin s'est assuré que toutes ses réserves ont passé le Finkelbach et pris une bonne position au centre de la ligne, le tambour bat la charge, et les bataillons désignés marchent en colonnes serrées à l'attaque des villages. Plusieurs fois, censés repoussés, ils reviennent à la charge, et finissent par les emporter.

Quelques officiers français critiquaient dans une certaine mesure, et peut-être avec raison, cette manière d'agir : « Ce n'est pas avec des colonnes serrées marchant au pas, disaient-ils, qu'on prend un village ; il est trop dangereux de les former sous le feu de l'ennemi ; l'artillerie y fait de trop profondes trouées. Enveloppez le village avec des tirailleurs lancés au pas de course et appuyés par de petites colonnes de soutiens ; et surtout, ajoutaient-ils, jamais, dans le but de faire d'un combat simulé un tableau animé, nous ne ramenons nos troupes en arrière, nous ne voulons pas leur apprendre à battre en retraite, et si nous le faisions, elles ne le trouveraient pas bon. »

Après les avoir entendus, je suis resté convaincu que c'est là bien plus encore qu'une supériorité d'enseignement

tactique, ce qui fait préférer dans l'armée française les manœuvres avec un ennemi simplement marqué ou purement supposé. S'il y a deux partis, il faut bien que l'un des deux recule, et on ne le veut pas ; on craint, en outre, que l'amour-propre ne s'en mêle et que de sérieux engagements ne soient à redouter.

Mais pendant cette digression, Trosdorf et Etgendorf ont été emportés, et le huitième corps s'avance victorieusement vers le grand plateau qui s'étend entre Caster et Kirchherten. Voilà un beau terrain pour la cavalerie ; celle du huitième corps, formée en colonne par escadron, passe à travers les lignes de l'infanterie ; même la grosse cavalerie est appelée : la colonne blanche des cuirassiers s'allonge dans la petite vallée, en cherchant le passage du ruisseau. Elle se perd dans les arbres, mais bientôt la tête de ses escadrons reparaît de notre côté, et aussitôt tous ses pelotons prennent le galop et gagnent la hauteur. L'artillerie à cheval a eu plus de peine à franchir le ruisseau encaissé ; mais bientôt ses batteries sont formées, et se rangent en colonne derrière le centre de la cavalerie. La trompette retentit, et, à ce signal partout répété, la grande ligne s'ébranle au trot, précédée par des cavaliers chargés d'éclairer le terrain ; malheur à celui qui serait atteint par cette muraille de fer ! Encore un signal, et les deux ailes s'avancent au galop comme pour étreindre, dans leur vaste croissant, un invisible ennemi. La terre tremble, et le sourd roulement des batteries couvre la voix des chefs : Hourra !!

Mais pourquoi cette halte subite, cette hésitation? Les éclaireurs ont signalé un large fossé: alors les escadrons du centre démasquent l'artillerie, et d'épais nuages de fumée couvrent le milieu de la ligne. Retournez-vous, vous distinguez à peine à l'horizon les masses d'infanterie près desquelles nous étions il y a cinq minutes; c'est qu'elle marche vite, la cavalerie prussienne, et que ses bons chevaux dévorent rapidement le terrain!

Plus d'un lecteur sourira peut-être au tableau de ces charges inoffensives, de ces combats sans morts, de ces victoires sans victimes; nous savons bien que ce n'est pas la guerre que nous décrivons, à peine en est-ce une faible image; nous savons bien qu'après la bataille chacun va se coucher en paix, mais pour pouvoir la raconter et en tirer quelque instruction, il faut bien qu'on nous permette de la prendre un instant au sérieux.

Tout s'arrête, les cavaliers mettent pied à terre; il y a bien, en arrière, semés sur la route parcourue, quelques cavaliers renversés qu'on dégage avec peine du poids de leur monture, mais ils se relèvent, ils marchent. Il n'en est pas de même des chevaux: plus d'un de ces nobles animaux, si brillant un instant auparavant, est là, gisant à terre, la jambe ou les reins cassés; le pistolet d'un cavalier qui détourne la tête, ou la lancette du vétérinaire met bientôt fin à leurs souffrances.

Un spectacle moins triste est l'aspect de ces immenses champs de betteraves ou de navets, que la cavalerie vient

de traverser au galop. Tout y est en culbute et sens dessus dessous ; ces pauvres navets inoffensifs, si paisibles un instant auparavant, et qui semblaient se croire destinés à une si tranquille existence, sont arrachés, renversés, les uns, la tête en bas et les pieds en haut, les autres, levant les bras au ciel, comme pour demander justice ou crier vengeance. Ils ont comme une expression d'étonnement douloureux, qui donnerait la plus grande envie de rire, si l'esprit n'était pas traversé par la pensée que, dans les grandes guerres, le sort des nations offre souvent plus d'un trait de ressemblance avec celui de ces pauvres champs ravagés.

Au reste, c'est avec une parfaite indifférence que le propriétaire du sol voit son champ ainsi labouré. Il sait qu'une commission suit l'armée pour estimer les dommages, et que sa perte lui sera compensée par une large indemnité.

La manœuvre est terminée : elle vous laisse une impression d'admiration pour l'ordre parfait avec lequel elle s'est accomplie ; c'est une discipline, un entrain, une rapidité remarquables, et je crois que les bataillons prussiens sont peut-être ceux qui, après une manœuvre rapide, rentrent le plus instantanément dans l'ordre et dans la complète obéissance à leurs chefs.

Le dimanche est le jour du repos. S'il est souvent le bienvenu dans les travaux de la vie, il ne l'est pas moins parfois au milieu des fêtes, dont l'animation exige impérieusement

un temps d'arrêt : il fut donc accueilli avec plaisir, soit par les troupes fatiguées, soit par ceux qui étaient heureux d'un moment de calme pour rassembler leurs souvenirs. Dans les journées précédentes, le militaire avait fait les frais du spectacle ; aujourd'hui c'était le tour du bourgeois de la bonne ville de Cologne, qui devait être visitée par son souverain, et qui lui préparait une cordiale réception.

Au milieu de tout cela, il n'y a guère que les rois qui ne se reposent guère ; c'est toujours leur tour, ils sont toujours en scène, et il leur faut certes des dons particuliers, une grâce d'état pour pouvoir y résister.

Pendant que l'antique cité du Rhin orne ses maisons de verdure, et ses rues étroites de drapeaux plus larges qu'elles, pendant que la plupart poursuivent le cours de nombreuses visites officielles, éloignons-nous un instant du bruit des sabres et des éperons.

Nous pourrions aller visiter les souvenirs des onze mille vierges massacrées par les Huns, ou la châsse des trois rois-mages dont les ossements sont arrivés à Cologne par une suite d'événements peut-être un peu difficiles à suivre et un peu longs à raconter. Mais entrons plutôt un moment dans ce bel édifice nouvellement construit, dont la façade se déploie sur un jardin et une place : c'est le musée Wallraff-Richartz, que Cologne doit à la générosité de deux de ses citoyens ; l'un a donné le bâtiment, l'autre les peintures. Pour cet été, les tableaux ordinaires ont fait place à une invasion étrangère : l'Allemagne artistique tout entière

s'est donné rendez-vous dans ces longues galeries, et ces trente salons sont remplis de tous les chefs-d'œuvre produits par les artistes de ce pays depuis le commencement du siècle. C'est une belle occasion de juger l'art germanique ! On voudrait avoir le temps d'admirer à son aise, les plus belles toiles : les paysages d'Achenbach, le portrait de l'impératrice d'Autriche, par Schrotzberg, de cette jeune femme qui, s'il faut en croire son image, possède dans sa beauté une royauté plus grande encore que celle de son rang; les cartons de Kaulbach, et tant d'autres œuvres de premier ordre. Mais le temps presse, il faut se contenter d'un coup d'œil. Arrêtons-nous toutefois un instant devant cette grande composition de Piloty, qui occupe la place d'honneur : Néron passant sur les ruines de Rome après l'incendie allumé par son ordre. Le cortége de l'empereur romain descend les degrés d'une plate-forme entourée de ruines fumantes. Au premier plan, les mâles figures de deux vétérans qui ouvrent la marche, peuvent à peine contenir l'indignation qui envahit leur cœur et qui va bientôt briser le frein de la discipline. Ils sont suivis de jeunes esclaves portant des torches, leurs pas sont chancelants, leurs figures effrayées, une larme coule sur la figure de ce petit nègre : ils viennent de passer devant un groupe d'enfants qui se désolent, et ils regardent avec terreur, au bas de l'escalier, les cadavres du père, de la mère et de la sœur de ces pauvres enfants, de cette famille chrétienne, victime du massacre. Sur la plate-forme, au centre du tableau, portant une torche allumée, vêtu de blanc

et couronné de roses, le monstre marche froidement, courbé sous les fatigues d'une nuit d'orgie; sa figure offre une ressemblance frappante et évidemment intentionnelle avec les traits connus d'un prince, qui, s'il n'est pas populaire, n'a pourtant jamais mérité une semblable injure. Derrière lui, cet homme vêtu en femme que Néron avait épousé, et un groupe de flatteurs, s'inclinent abjectement sous les pas du maître, mais au milieu d'eux se redresse une figure indignée et ferme, qui regarde le tyran et semble lui dire : « C'en est trop, tu mourras..... »

Après quelques heures passées dans ces salles, on les quitte avec l'impression qu'elles renferment quelques œuvres de premier ordre, beaucoup de bons tableaux et fort peu de mauvais, ce qui est rarement le cas d'une grande exposition de peinture.

Le Roi et la cour vinrent le soir visiter Cologne et assister à un grand concert. Une garde d'honneur, formée des bourgeois de la ville, les accompagna à la Gurzenich, antique édifice où se sont tenu maintes diètes, et où les empereurs d'Allemagne ont souvent fêté leurs hôtes. Cette salle, aux proportions grandioses, a été dernièrement restaurée avec beaucoup de goût, et on admire ses élégantes ogives en bois brun, ornées de filets d'or. Elle était richement décorée pour la circonstance. Le couple royal et les princes se placèrent sur une estrade, entourés de tout leur cortége en grand costume; en face, tous les officiers, à droite le

public de la ville, et à gauche, un amphithéâtre de gradins s'élevant jusqu'aux voûtes et contenant l'orchestre et les chœurs, qui exécutèrent plusieurs beaux morceaux de musique.

En sortant de la Gurzenich, le Roi et sa suite, escortés par un « Fackelzug, » parcoururent les rues de la ville illuminées, et au moment où ils arrivèrent en face de la cathédrale, la sombre masse s'éclaira tout à coup des reflets rouges de milliers de feux de Bengale, qui semblaient la rajeunir en faisant ressortir ses dentelles de pierre. Puis, tout rentra bientôt dans l'obscurité et dans le calme.

Le moment était arrivé où devaient commencer les grandes manœuvres entre les deux corps d'armée opposés l'un à l'autre. Le dimanche, les troupes avaient quitté leurs cantonnements et s'étaient massées au bivouac.

Un corps, appartenant à une armée du nord qui est maîtresse de Cologne, après s'être avancé jusqu'au midi de cette forteresse, a dû se retirer devant des forces supérieures; il n'a pas opéré sa retraite sur cette ville, mais a rétrogradé en descendant le long de la rive gauche de l'Erft, afin de se maintenir le plus longtemps possible à l'ouest du

Rhin et pour tâcher de mettre obstacle au siége de Cologne. Malgré cela, l'armée du sud veut entreprendre le siége; mais afin de se préserver d'un retour offensif du corps du nord, elle détache, pour surveiller ses mouvements, un corps d'observation, que nous appellerons le corps du sud, et qui sera chargé de couvrir le siége.

Le corps d'armée des provinces rhénanes devait remplir ce dernier rôle, toujours sous les ordres du général de Bonin. Nous avons vu qu'il comptait environ 28,000 hommes et 40 bataillons; mais pour égaliser les forces, on lui avait enlevé 6 bataillons qui avaient dû passer au corps de Westphalie, porté ainsi à 31 bataillons et représentant le corps du nord. Les forces en artillerie et cavalerie n'avaient subi aucun changement. C'était donc un ensemble de 48,000 hommes qui se trouvaient rassemblés pour ces manœuvres, et il est bien rare en temps de paix de voir un pareil déploiement de forces.

Les mots septième corps, corps de Westphalie, corps du nord, sont donc ici synonymes, et indiquent dans cette petite guerre le rôle d'une armée prussienne voulant délivrer Cologne et défendant le passage du Rhin, tandis que les noms huitième corps, corps du Rhin ou corps du sud, s'appliquent à une armée ennemie voulant assiéger Cologne et repousser l'armée qui voudrait faire lever ce siége.

Le dimanche 15, le corps du sud était censé être arrivé à la hauteur de Bergheim et de Niederembt, tandis que son

adversaire continuait sa retraite vers le nord, dans la direction de Gladbach. Arrêté près de Bergheim, il reçoit, dans la soirée, la nouvelle que l'investissement supposé de Cologne était effectué; en même temps on lui donnait l'ordre de continuer le 16 son mouvement offensif et de poursuivre le corps du nord dans sa retraite. En fait, les deux corps avaient passé la nuit au bivouac à cinq ou six lieues l'un de l'autre, et le lundi 16, de bonne heure, tous les spectateurs étaient dispersés par petits groupes sur les plateaux des environs de Caster, curieux de voir comment s'opérerait cette rencontre, car on savait que les généraux avaient toute liberté, et il était sinon probable, au moins possible que l'un des deux cherchât son adversaire là où il n'était pas.

Le temps était triste et sombre, des raffales d'un vent violent poussaient de grosses masses de nuages noirs qui semblaient raser la terre; chacun, errant à sa guise, cherchait un point élevé, quelque sommité de ce terrain aux mouvements arrondis d'où il pût interroger l'horizon; mais en vain y promenait-on la lunette on n'apercevait aucun mouvement, on n'entendait aucun bruit, si ce n'est les sifflements du vent. Non loin de moi, deux dames à cheval, suivies de quelques messieurs et de domestiques, partageaient l'attente générale; c'était la jeune et gracieuse princesse royale, la fille de la reine Victoria, qui, avec sa suite, assistait à toutes les manœuvres.

J'eus l'honneur de lui être présenté, et lorsque je lui dis

qu'elle avait bien du courage de braver ainsi le mauvais temps, elle me répondit, en véritable enfant de l'humide Albion, que cela ne lui faisait rien du tout. En effet, lorsque survenait quelque violente ondée, elle s'enveloppait de son petit manteau, et se bornait à tourner le dos au vent en riant.

Cependant, le groupe où je me trouvais se vit à l'improviste entouré par des cavaliers isolés, le mousqueton au poing, qui, courant rapidement dans toutes les directions, éclairaient l'avant-garde du corps du sud. Espacés à de grandes distances, fouillant tous les replis, ils occupaient une ligne à perte de vue ; à droite, à gauche, on les voyait partout comme des points en mouvement ; à quelques centaines de pas suivaient en soutiens des escadrons de dragons. Nous apprîmes que l'avant-garde du corps du sud, partie de Bergheim, venait de passer le Finkelbach et s'avançait par le hameau de Gaulshütte, dans la direction de Königshoven. Le gros devait la suivre un peu plus à gauche, en marchant en deux colonnes, l'une par Niederembt et Etgendorf, aussi sur Königshoven, l'autre par Richartshoven et Trosdorf sur Garzweiler.

Quelques instants après, dans la plaine découverte qui s'étend au nord, nous vîmes apparaître d'autres points noirs : les éclaireurs du corps du nord s'approchaient, et aussitôt des ordonnances, partant au galop, allèrent porter au général de Bonin la nouvelle que l'ennemi était en vue et qu'il s'avançait. Il devenait évident que le corps du nord avait

interrompu son mouvement de retraite et marchait de nouveau vers le sud. Le corps du sud allait avoir à s'y opposer.

Les éclaireurs du nord rapportèrent sans doute à leur général un semblable avis, car peu après nous vîmes une longue et épaisse colonne paraître du côté de Garzweiler. Impossible, au premier moment, de rien distinguer dans cette masse; mais bientôt, à sa marche et à la tache blanche qu'y formaient les cuirassiers, on put être certain que plusieurs régiments de cavalerie s'avançaient rapidement. Déjà, près de nous, les escadrons d'avant-garde escarmouchaient, les éclaireurs échangeaient des coups de feu, puis se ralliaient à leurs soutiens. La grosse colonne de la cavalerie du nord marchait avec vitesse; son mouvement se ralentit un peu pour passer un profond pli de terrain, mais bientôt cette masse se déploya au galop, et développa devant nous une ligne de quatre ou cinq régiments, soutenue par douze pièces d'artillerie légère. Les piquets du corps du sud se replièrent promptement sur deux régiments de leur cavalerie. La trompette sonna la charge, et ces deux lignes s'avancèrent l'une contre l'autre. Aux Westphaliens plus nombreux était l'avantage, car ils avaient avec eux trois batteries, tandis que la cavalerie du Rhin n'avait pu en amener qu'une seule, le reste était en arrière; aussi cette dernière dut-elle se retirer un peu jusqu'à hauteur d'un bois; mais lorsque les Westphaliens voulurent le dépasser, ils furent repoussés par une vive fusillade. L'infanterie de l'avant-garde du sud, arrivée en toute hâte, s'y était embusquée, les batteries en

retard accouraient suivies d'une des divisions du corps du sud. En vain la cavalerie westphalienne regarde-t-elle en arrière pour voir si le corps du nord n'arrive pas à son secours : dans son rapide mouvement en avant, elle avait laissé derrière elle son infanterie, dont les colonnes apparaissaient à peine à ce moment, dans le lointain, comme de petites lignes noires. Elle se retire lentement et rejoint son avant-garde, dont l'infanterie occupe le grand et beau village de Königshoven.

Königshoven présente, en effet, une assez bonne position militaire : il est situé au point de jonction de deux ravins ou plis de terrain assez prononcés, qu'il domine des deux côtés, et que les troupes du sud avaient à franchir, de quelque part qu'elles voulussent l'attaquer. En arrière est un grand plateau où pouvaient être placées les réserves. Toutefois le village est sinon dominé, au moins battu à égalité de hauteur par les bords opposés de ces deux ravins, dont un contre-fort s'avance assez près des maisons. L'avant-garde du corps du nord avait, ainsi que je l'ai dit, occupé le village ; on voyait les chaînes de tirailleurs s'étendre derrière les haies des jardins, les barricades s'établissaient sur les routes, que quelques canons prenaient en enfilades, tandis que les batteries prenaient position sur les côtés du village, soutenues par la cavalerie qui s'était retirée en arrière. Vu de loin, tout ce mouvement ressemblait à l'activité d'une fourmilière sur laquelle on vient de poser le pied. Le général de Bonin, entouré d'un groupe d'officiers, s'étant

avancé près du bourg, observait la manière dont l'ennemi l'occupait et prenait les dispositions pour l'attaquer. Il fit placer quelques bataillons sur le contre-fort, en face du village, et les soutint en arrière par plusieurs batteries qui empêchaient qu'on ne pût les prendre en flanc. L'attaque commença par une chaîne de tirailleurs, qui fut reçue par une vive fusillade, et quelques moments après, les bataillons désignés pour l'attaque descendirent dans le ravin en colonnes serrées, les tambours battant la charge; plusieurs fois ils furent ramenés vigoureusement; d'autres bataillons les relevèrent sans plus de succès. Pendant ce combat entre les deux avant-gardes, les deux corps d'armée arrivaient et prenaient position, en face l'un de l'autre, sur les deux bords du ravin qui s'étend au sud-ouest de Königshoven.

J'étais entré dans le village pour voir de près la défense ; le général de Bonin voyant l'insuccès de son attaque de front, avait fait tourner la position par la droite, et une brigade descendait avec des hourras dans l'autre ravin. Les Westphaliens lui opposèrent à l'instant une brigade de réserve qu'ils placèrent en crochet. La lutte, dans les rues mêmes, était des plus animées; les colonnes du corps du sud, conduites par leurs officiers l'épée à la main, tentaient de pénétrer par toutes les ouvertures, mais elles étaient reçues à chaque croisée de route par des feux de chaussée bien nourris. La discipline des soldats, au milieu de l'élan et de la confusion qui règne toujours en pareil cas, était remarquable.

Cependant toutes les troupes étaient arrivées, et les corps formés sur deux lignes de chaque côté du grand ravin, livraient une véritable bataille rangée. Je renonce à en décrire les mouvements dont je n'ai pu voir qu'une partie; c'était un très-beau spectacle que ces collines couvertes de troupes, non plus cette fois éloignées les unes des autres, mais à distance de combat, et dont les lignes étendues se perdaient dans un nuage de fumée. Au milieu du crépitement de la fusillade et des détonations de l'artillerie, on entendait le bruit sourd et on sentait l'ébranlement causé par la cavalerie, qui souvent chargeait en passant dans le nuage, sans qu'on pût la voir; puis un moment de silence, et la marche monotone et sourde des tambours battant la charge, suivie des hourras des bataillons. Parfois un coup de vent dissipait la fumée: le ciel s'était éclairci, les armes reluisaient au soleil. On comprend bien, dans ces moments-là, quelle difficulté il doit y avoir pour un général de discerner ce qui se passe.

Le signal de la halte générale ne tarda pas à sonner. Aucun des deux corps ne parut avoir remporté d'avantage bien marqué; ils se retirèrent à quelque distance, et, après la critique de la manœuvre faite par le Roi, regagnèrent la place où ils devaient bivouaquer en ordre de bataille. Des avant-postes furent placés, des patrouilles envoyées, et tout le service établi comme en présence de l'ennemi.

Pendant la nuit, le corps du sud occupa fortement les passages de l'Erft à Grevenbroich et au-dessous; il fut censé jeter un pont sur le Rhin, à Grimlinghausen, pour assurer au besoin sa retraite. La fraction de l'armée du sud qui était supposée investir Cologne, fit prévenir le corps du sud que les mouvements de troupes du côté de Deutz lui faisaient présumer l'intention de l'ennemi de forcer le blocus de Cologne le lendemain. Elle annonçait qu'elle ferait tous ses efforts pour maintenir sa position, si toutefois une attaque venant du côté de l'Erft ne la forçait pas à la retraite. C'était l'affaire du corps du sud, comme corps d'observation, de prévenir un mouvement de ce genre et d'empêcher l'ennemi de faire aucun détachement considérable de ce côté.

Au reçu de ces nouvelles, le général de Bonin donna immédiatement les ordres nécessaires pour faire passer l'Erft à tout son corps, et dès le matin il se mettait en marche. Les passages désignés se trouvant en arrière des bivouacs, le corps, pour les franchir plus rapidement, passa en ordre inversé. La réserve, bivouaquée en arrière, franchit donc la première le pont de Caster, le plus rapproché; elle allait se trouver en tête du mouvement et former l'avant-garde; on lui adjoignit les trois régiments de cavalerie légère, qui passèrent au même point avec une batterie d'artillerie à cheval.

L'infanterie du gros et l'artillerie traversèrent l'Erft un peu au-dessus, à Bedburg. L'infanterie de l'avant-garde, devenue réserve, passa la dernière, aussi par Caster et,

pour donner le change à l'ennemi, elle ne replia ses avant-postes qu'au dernier moment, lorsque le passage fut entièrement effectué. Le général de Schöler se mit alors à la tête des cinq régiments de cavalerie suivis des trois batteries à cheval, et s'avança par Kaulen et Gürath, observant les ponts de Trimersdorf et de Gindorf, couvrant ainsi la marche des autres colonnes et cherchant à discerner si l'ennemi ne tentait pas d'effectuer le mouvement présumé en marchant de Grevenbroich sur Cologne.

Ces craintes étaient fondées, car le duc Ernest de Cobourg, auquel était dévolu ce jour-là le commandement du corps du nord, avait passé l'Erft sur plusieurs points, et marchait, en suivant la route de Grevenbroich, sur Römerskirchen et Cologne. Mais, prévoyant que le général de Bonin pourrait deviner son mouvement et se jeter sur sa droite, il avait aussi lancé de ce côté toute sa cavalerie et son artillerie à cheval, qui, marchant parallèlement à l'Erft, se dirigeaient vers Neurath, couvertes par leurs éclaireurs. Ces deux colonnes de cavalerie se rencontrèrent sur les plateaux près de Krähwinkel, et leur choc donna lieu à un combat où ces dix régiments luttèrent pendant plus d'une demi-heure, tantôt lançant les uns contre les autres les charges répétées de leurs escadrons en échelons, tantôt formés en longues lignes, échangeant un feu violent d'artillerie, puis chargeant en muraille presque jusqu'à croiser le fer.

Des hauteurs où se livrait ce combat, nous voyions à

grande distance les colonnes du corps du nord suivre la chaussée bordée de peupliers qui conduit à Römerskirchen; mais au bruit de cette violente canonnade, on les vit hésiter, puis s'arrêter. Le duc avait compris que ce n'était pas une simple rencontre entre deux reconnaissances, mais que le général de Bonin avait dû passer l'Erft avec toutes ses forces et allait se trouver sur son flanc droit. Dès lors il lui devenait impossible de continuer son mouvement sur Cologne; aussi vîmes-nous l'avant-garde faire un à droite et se diriger vers Ingenfeld, pendant que le gros du corps se formait en ordre de bataille dans la plaine, en avant de la chaussée. Cette avant-garde rencontra celle du corps du sud près de Krähwinkel et d'Ingenfeld, où elle s'établit, et cette dernière, repoussée jusqu'à Neuhofgen, prit une bonne position flanquée par sa cavalerie.

Le hameau d'Ingenfeld, entouré de bouquets de grands arbres, occupe le sommet d'un mamelon assez considérable qui domine une plaine s'étendant jusqu'à la chaussée et se relevant un peu du côté de Sinstedten et de Römerskirchen. Entre Ingenfeld et la colline de Neuhofgen, cette même plaine devient plutôt un large vallon en pente très-douce; en approchant de Neuhofgen, on trouve une élévation derrière laquelle est un pli de terrain très-prononcé; c'est là que s'était portée l'avant-garde du corps du sud. D'Ingenfeld on embrassait tout cet espace et l'on jugeait à merveille des mouvements.

Une certaine hésitation se manifestait dans les dispo-

sitions du duc de Cobourg; sa marche sur Cologne était arrêtée; au bout d'un certain temps il s'avança vers Ingenfeld, où il plaça sa droite, le centre dans la plaine, la gauche à Sinstedten. Il paraissait s'être décidé à recevoir dans cette position l'attaque de flanc qui venait changer ses plans. Mais cette position n'était pas bonne, car le centre de la ligne était dans un bas-fond dominé par le côté où devait arriver l'ennemi; aussi voyait-on s'opérer des marches et des contre-marches, et finalement le centre du corps fut placé à Ingenfeld, sa droite à droite du hameau, et l'aile gauche, avec une brigade de cavalerie, en avant de Sinstedten, séparée du centre par tout l'intervalle de la plaine basse qui restait vide, mais dominée par le canon d'Ingenfeld. L'attente se prolongea longtemps: on ne voyait point arriver le corps du sud. Le corps du nord ne quittait pas sa position et semblait résolu à recevoir la bataille, mais à ne pas attaquer. Curieux de savoir ce qui se passait de l'autre côté, je galopai jusqu'à Neuhofgen, et ce que j'y vis me donna la solution de l'énigme.

Le corps entier du général de Bonin, arrivé par Gommershofen et conduit habilement par son chef, avait profité du rideau des collines pour dérober à la vue de l'ennemi son arrivée derrière ce mamelon que couvrait l'avant-garde; de là, caché dans le pli du terrain, il pouvait en un instant, soit occuper les sommets d'une position très-forte et s'y défendre avec avantage s'il était attaqué, soit descendre dans la plaine et marcher à l'attaque d'Ingenfeld.

Mais le général de Bonin se gardait bien de prendre ce dernier parti; il attendait patiemment son adversaire. J'avoue que jamais je n'avais aussi bien compris, que dans ce moment, la puissance de ces fortes positions prises sur le flanc d'un ennemi, de ces positions qui, sans aucune attaque, le forcent à suspendre sa marche, à se détourner de sa route, et à venir, bon gré, mal gré, vous attaquer dans l'endroit que vous avez choisi et où vous avez eu peut-être le temps de vous retrancher. L'habile général du corps du sud avait manœuvré offensivement par sa marche, mais il s'était placé de manière à combattre défensivement.

Le duc de Cobourg, de son côté, répugnait à quitter sa position pour attaquer avec désavantage, et c'est pour cela que l'inaction se prolongeait. Mais à la fin, il comprit que le général de Bonin était décidé à l'attendre, et qu'il fallait ou prendre l'offensive, ou se retirer : il prit bravement le premier parti et fit commencer l'attaque par son aile gauche qui fut repoussée. Alors, après avoir cherché à ébranler par quelques obus l'ennemi caché, que les boulets ne pouvaient guère atteindre, les bataillons épais du centre et de la droite descendirent d'Ingenfeld en colonne serrée, traversèrent la plaine, au son des tambours et des musiques, pour assaillir la colline de Neuhofgen. On vit aussitôt et en un instant le corps du sud, sortant de sa position concentrée, couronner toutes les crêtes et recevoir cet assaut d'abord par une terrible canonnade, ensuite par les feux répétés de l'infanterie. L'effet fut magique. L'assaillant dut renoncer

à conquérir les hauteurs qui vomissaient de tous côtés le feu et la fumée. Il se retirait, poursuivi par la cavalerie, lorsque le Roi fit sonner la halte générale, et c'était de bonne politique.

Le mouvement du corps du sud avait obtenu un plein succès; il avait réussi à arrêter la marche de son adversaire sur Cologne, car celui-ci ne pouvait pas s'avancer en laissant derrière lui un ennemi victorieux et dut se retirer sur Wewelinghoven.

Les nuits de bivouac avaient été froides et pluvieuses : l'armée avait admirablement supporté les fatigues et les longues marches dans les terres labourées; le lendemain devait être un jour de repos, et, afin de le rendre complet, on décida de faire rentrer les troupes pour un jour dans leurs cantonnements.

Pour les étrangers, cette journée se termina encore par un grand dîner au château de Brühl, auquel nous fîmes avec regret nos adieux.

Les deux armées devaient, après cette trêve d'un jour, reprendre le combat dans les mêmes conditions où elles étaient restées. Les avant-postes du corps du nord occupèrent, dans la soirée du 18, la ligne Neuenhausen, Allrath, Œkoven, faisant face contre Neurath; ce corps lui-même se trouvait, le 19 au matin, avoir son avant-garde derrière Barrenstein,

une division derrière le bois de Heiderbusch, avec ses réserves d'artillerie et de cavalerie, et une brigade derrière Hausbusch; sa réserve d'infanterie occupait Wewelinghoven. Toutes ces troupes cherchaient à se masquer le plus possible. Un trait de plume, dans un ordre du jour, avait replié le pont supposé de Grimlinghausen, et un second trait de plume l'avait transporté près de Dusseldorf, au-dessous de l'embouchure de l'Erft. Dans la nuit, on avait réellement jeté des ponts sur l'Erft, à Obermühle et à Wewelinghoven, en outre de ceux qui existaient déjà. Les passages de Gindorf et Trimmersdorf étaient gardés par un bataillon et un escadron. Il était évident que le général Herwarth de Bittenfeld, qui avait repris son commandement, faisait ses préparatifs pour repasser sur la rive gauche de l'Erft, s'il était attaqué trop vivement.

Fort de ses précédents succès, le corps du sud, commandé ce jour-là par son adversaire de l'avant-veille, le duc de Cobourg, descendait de Neuhofgen et d'Ingenfeld, et déjà ses avant-postes étaient aux prises avec l'ennemi près d'Allrath. Ils n'y trouvèrent pas une grande résistance, et il sembla que le déploiement de l'avant-garde, ainsi que l'apparition lointaine des masses sur les collines, avaient suffi pour déterminer la retraite du corps du nord, dont les bataillons se dirigeaient sur Wewelinghoven, et disparaissaient dans les rives boisées de l'Erft. Une forte arrière-garde se retirant lentement, soutenait les chaînes de tirailleurs, cédant peu à peu le terrain aux éclaireurs rhénans

appuyés d'un déploiement de cavalerie. Cette dernière eut à franchir, ainsi que l'artillerie, les profonds fossés qui bordent la chaussée, et toutes deux se tirèrent avec honneur de ce pas difficile.

Tout cela marchait avec une certaine lenteur; mais dès que l'arrière-garde se fut assurée que le gros du corps du nord avait passé l'Erft, elle précipita son mouvement de retraite, rappela ses chaînes de tirailleurs, et disparut à son tour dans les bois qui entourent Wewelinghoven. Ce mouvement sembla activer ceux du corps du sud, dont les lignes se déployèrent bientôt en vaste demi-cercle autour du village. Sa cavalerie s'élança pour couper la retraite de l'ennemi, mais en arrivant près des enclos, elle fut reçue par une fusillade bien nourrie qui lui fit rebrousser chemin. Il fallut alors employer l'infanterie, qui dut attaquer à plusieurs reprises avant de s'emparer des premières maisons. L'arrière-garde des Westphaliens n'abandonna Wewelinghoven que lorsque son corps eut fini de passer l'Erft, et se retira en rompant ou repliant les ponts, et déployant des tirailleurs pour en rendre le rétablissement difficile. Traverser la prairie de l'Erft n'était pas pour le corps du sud chose fort aisée; cette prairie est coupée de ruisseaux, de canaux, de fossés et de digues; par places, aussi, des bois épais ne permettent de s'y aventurer qu'avec précaution; de l'autre côté, les collines se relèvent en pente assez rapide vers Hemmerden, et c'était sur ces hauteurs que s'était retiré le corps de Westphalie rangé en un vaste

demi-cercle, avec ses batteries bien placées pour battre de feux croisés toutes les avenues. Déboucher en face d'une position aussi forte, sous un pareil feu, n'était guère possible. Aussi, après une assez longue attente, se demandait-on si le corps du sud avait renoncé au passage; lorsque des cris et une vive canonnade éclatèrent en amont et nous indiquèrent qu'il avait tourné la position. En effet, prévoyant la difficulté qui l'attendait, le duc de Cobourg, pendant l'attaque de Wewelinghoven, avait dirigé un corps considérable sur le pont de Grevenbroich plus faiblement défendu et s'en était rendu maître; ce corps gagnant les hauteurs de Noithausen venait de prendre en flanc l'aile droite du corps du nord, qui, pliant sous cette attaque vigoureuse, céda du terrain. Profitant de cette diversion, le duc déboucha alors de Wewelinghoven, attaqua vivement, et tout le corps du nord dut opérer un changement de front en arrière, en pivotant sur l'aile gauche. Il se trouva alors placé perpendiculairement à l'Erft et à la grande route de Hemmerden, ayant au besoin sa retraite assurée par Neuss et par le pont jeté près de Dusseldorf. A ce moment, le combat fut arrêté, les deux corps bivouaquèrent dans les environs de Hemmerden et le long de l'Erft, l'un un peu plus haut, l'autre un peu plus bas que ce village.

C'était, certes, très-agréable de retourner chaque soir à Cologne pour y être bien logés et fêtés, mais avec cela nous ne voyions jamais la troupe que sous les armes, et

il y a bien des choses caractéristiques à observer dans les moments de repos. Aussi fûmes-nous plusieurs à témoigner le regret de ne pas voir pendant quelques heures l'installation du bivouac, et à peine eûmes-nous exprimé ce désir, qu'on nous engagea à rester, nous promettant de nous faire trouver le soir, à Neuss, un train spécial pour nous ramener. C'était, on le voit, pousser les prévenances à l'extrême.

Je restai donc avec mes fidèles amis les Belges et une douzaine d'officiers anglais, parmi lesquels le général Paulet. Nous nous dirigeâmes vers les bivouacs ; chemin faisant, nous rencontrions des troupes de soldats allant chercher de l'eau ; le quart de chaque compagnie y était occupé, car un homme ne peut porter, au maximum, que quatre des petites marmites qui servent de bidons. D'autres soldats parcouraient le village, cherchant à emprunter aux habitants de grosses marmites en fer, justifiant ainsi notre opinion que la soupe faite en grand est beaucoup meilleure. Tout se passait avec ordre, activité et bonne humeur.

Près du campement, les cuisines fumaient déjà ; les feux étaient établis dans de longs fossés, sur lesquels pendait une rangée de marmites alignées. Les uns dépeçaient la viande, les autres surveillaient leur soupe et alimentaient le feu. D'autres groupes causaient et riaient, ou venaient regarder les uniformes étrangers. Les officiers étaient mêlés aux soldats, parlant amicalement avec eux : le formalisme du service semblait suspendu, et les rapports étaient des plus

bienveillants ; à quelques pas de là des officiers préparaient eux-mêmes des côtelettes et mitonnaient leur ragoût dans leur casserole de campagne. Ils nous reçurent avec la plus grande politesse, nous offrant de nous montrer tout ce qui pourrait nous intéresser.

Les faisceaux avaient été formés en colonne serrée, les sabres et les gibernes y étaient suspendus, les casques placés aux pointes des baïonnettes; sur les côtés des faisceaux, chaque peloton s'occupait à installer un bivouac qui m'a paru d'un genre nouveau : un espace de trente pieds de diamètre environ est entouré d'une haie circulaire en paille placée debout, un peu inclinée en dedans, et maintenue par des piquets et des cordes ; cette haie, de quatre à cinq pieds de hauteur, sert à abriter du vent, une des souffrances du bivouac. Au centre de cet espace est creusé un fossé circulaire de dix à douze pieds de diamètre et d'un pied et demi de profondeur ; au milieu de ce dernier cercle, on allume le feu, et les hommes plaçant leurs pieds dans le fossé, trouvent sur le bord un siége commode, à bonne portée pour se chauffer ; cet arrangement m'a paru assez ingénieux, car on est bien mieux assis de cette façon qu'à plat sur la terre ; en outre, la haie de paille diminuant l'action du vent, la flamme et la fumée s'élèvent sans être chassées dans les yeux, et le feu peut être utilisé de tous côtés. Enfin un lit de paille, entre la haie et le fossé, sert de couche aux soldats qui ont ainsi les pieds au feu et la tête près de l'abri. Toutefois la tente-abri qui préserve de la pluie et de la

rosée me paraît bieu préférable, et des officiers distingués font en ce moment tous leurs efforts pour faire adopter dans l'armée prussienne cette invention qui, de même que l'introduction de la ration de café, constituerait un grand progrès.

Le 20 au matin, le corps du sud avait reçu de fâcheuses nouvelles de l'armée qui assiégeait Cologne. Celle-ci s'était vue forcée de lever le siége et se retirait sur Juliers; elle demandait au corps du sud de résister vigoureusement, pour empêcher le corps du nord de remonter la rive gauche de l'Erft et de lui couper la retraite sur Juliers, où elle lui donnait rendez-vous. Aussitôt le corps du sud s'était établi dans une excellente position: sa droite appuyée à l'Erft et au village d'Orken, son centre sur une colline qui, d'Orken s'étendant jusqu'à Gierath, avait été couverte d'une nombreuse artillerie battant toute la plaine, sa gauche occupant Gierath.

De son côté le corps du nord, informé de la délivrance de Cologne, avait hâte de marcher sur son ennemi en retraite. Le sachant dans une forte position, le général de Herwarth manœuvrait en conséquence; son avant-garde attaquait Orken de front, attirant l'attention de l'ennemi sur ce point; sa réserve se montrait dans la plaine de Hemmerden et semblait menacer le centre de la ligne d'une

attaque de front, tandis que le gros de ses troupes se jetait sur la droite en masquant son mouvement derrière les bouquets de bois qui entourent Bedburdyck et Stessen. Par une marche rapide, et qui faisait honneur à l'agilité des soldats, cette masse fondit sur Gierath, essayant de déborder l'aile gauche du général de Bonin; mais celui-ci avait pris ses précautions, le village fut vigoureusement défendu; puis tout à coup retentit inopinément le signal de la halte générale. Tous les chefs accoururent vers le Roi, qui leur fit quelques observations et donna ensuite l'ordre de recommencer le combat.

Le canon tonna de nouveau, et du haut de la colline, au centre du corps du sud, on assistait à un beau spectacle. A droite se livrait autour d'Orken un combat animé; en face se déployait tout le corps du nord, étendant dans la grande plaine à nos pieds ses lignes dont nous discernions tous les bataillons, et qui menaçaient toujours principalement l'aile gauche et Gierath. Mais bientôt on vit de nouvelles troupes du corps du sud accourir pour s'opposer à cette marche envahissante; le général de Bonin envoyait bataillons sur bataillons; les lignes devenaient toujours plus longues et plus épaisses; les batteries qui nous entouraient sur la colline redoublaient leur feu, c'était une véritable bataille rangée, dont un épisode vint bientôt fixer notre attention.

Un régiment de lanciers westphaliens s'avançait jusqu'au pied de la colline, quand tout à coup deux régiments de cavalerie rhénans la descendirent au grand trot. A ce mo-

ment, un troisième régiment lancé au galop dans la plaine tourna complétement les lanciers qui, comprenant enfin le danger, manœuvraient pour s'échapper par le seul côté libre, lorsque un quatrième régiment rhénan s'élança des hauteurs d'Orken et vint leur barrer le passage. Le régiment entier de lanciers westphaliens était prisonnier, et tout cela fut fait en moins de temps que je n'en mets à le raconter. Les juges du camp (Schiedsrichter) accoururent pour prononcer. Cette fonction honorable est confiée aux généraux les plus distingués, et ils décident d'après des règles compliquées, mais connues à l'avance.

En reportant nos yeux, un moment distraits, sur le champ de bataille, nous pûmes nous assurer que le corps du sud avait l'avantage, car le corps du nord, vivement attaqué par sa droite, cédait rapidement le terrain, et opérait un changement de front, l'aile droite en arrière ; au bout d'un moment il avait reculé jusqu'au milieu de la plaine, encore un peu plus, et il courait le risque d'être acculé à l'Erft. L'aspect de ce champ de bataille était frappant, et ces 50,000 combattants, qu'on embrassait d'un seul coup d'œil, semblaient réaliser une de ces grandes luttes dont beaucoup de militaires ne connaissent que les descriptions.

Mais le dernier signal avait retenti, la dernière manœuvre était terminée. Les troupes étaient massées en colonnes serrées ; le Roi, parcourant au galop avec tout l'état-major les intervalles des bataillons, prenait congé d'elles et était salué par leurs vivats. Une dernière fois, la cavalerie

défila au trot devant lui ; l'allure des chevaux était si légère, et leur marche si animée, qu'on avait peine à croire qu'ils venaient de supporter bien des journées de grande fatigue. Les officiers étrangers prirent à leur tour congé du Roi, et il n'est aucun d'eux qui n'eût désiré de pouvoir lui exprimer sa vive et sincère reconnaissance pour les bontés dont ils avaient été comblés.

Tous les corps se séparèrent, pour regagner leurs cantonnements et de là leur garnison. Certes, les soldats et même les officiers devaient être heureux de voir la fin de leurs fatigues ; mais néanmoins il y a toujours quelque chose de triste dans toute grande réunion qui finit, et lorsque, à la gare de Neuss, le beau régiment des hussards verts, la dernière troupe prussienne que nous devions voir, vint se ranger en face du train qui allait nous emmener, et faire retentir l'air de ses fanfares comme pour saluer une dernière fois ces étrangers qui s'éloignaient, j'avoue que ce ne fut pas sans un vif regret que je dis adieu à cette belle armée au milieu de laquelle je venais de passer quelques heureux jours.

Après nous être assis encore une fois à notre table hospitalière, après quelques santés portées de grand cœur, seuls remerciements qui nous fussent permis, il fallut se dire adieu. On échangea des serrements de mains, des cartes de visites ; on se promit de se retrouver : « Venez me voir à Paris, à Londres, à Vienne, à Stockholm, à Bruxelles, nous

vous montrerons nos troupes et nous vous accueillerons avec plaisir; » et, en effet, celui qui recevait ces aimables invitations pourrait maintenant, dans chacune des armées de l'Europe, se réclamer de quelques camarades.

Ce n'est pas après un temps si court passé à ces manœuvres que je me hasarderai à porter un jugement sur l'armée prussienne; en effet, ce n'est pas après quelques journées, où l'on ne voit la troupe qu'au moment de l'action, qu'on peut se prononcer avec véritable connaissance de cause. Il faudrait entrer bien plus avant dans la vie d'une armée, dans son organisation, ses habitudes, il faudrait surtout une plus grande expérience, un coup d'œil plus exercé, pour se former une opinion bien arrêtée. Mais, cela bien entendu, je dirai avec franchise mon impression, en la donnant pour ce qu'elle vaut, et en admettant qu'un examen plus approfondi pourrait peut-être la modifier sous plusieurs rapports.

L'impression générale est des plus favorables, sur tous les points, hormis sur un seul qui m'a paru n'être pas tout à fait à la hauteur des autres : je veux parler de la tactique, qui ne me semble pas répondre aux exigences de la science moderne. En disant cela, je n'entends point parler du fait que telle ou telle manœuvre aurait pu être exécutée différemment, tel corps placé dans une autre position, telle

attaque conduite autrement. Dans de semblables manœuvres, où les balles ne viennent pas vous faire payer immédiatement vos erreurs, il est impossible de ne pas commettre de fautes. Pour l'instruction des officiers il peut être utile, dans le moment, de discuter et de relever ce genre de fautes, mais plus tard, cette critique perd tout intérêt, toute importance, et ne peut fournir une base suffisante pour apprécier la tactique d'une armée. Je me permettrai seulement de signaler deux ou trois traits assez saillants, dont je n'ai pas été le seul à être frappé, et qui pourraient avoir de l'importance dans une guerre.

Et d'abord l'artillerie me semble souvent ne pas soutenir assez vigoureusement l'infanterie. J'ai cru remarquer des moments où son absence se faisait sentir, d'autres où elle aurait dû préparer une attaque, et où elle n'était pas en force suffisante. Parfois elle arrivait trop tard en ligne. Et pourtant les chevaux sont excellents, les conducteurs adroits, les chefs instruits. Serait-ce que le système d'affût est trop lourd, et que les pièces sont difficiles à traîner dans des terres labourées, tandis que la cavalerie et l'infanterie sont remarquablement agiles? Serait-ce peut-être aussi que l'artillerie, placée sous le commandement des généraux de division, attend trop souvent leurs ordres pour avancer, au lieu de deviner par intuition, d'après le terrain et le mouvement des autres troupes, l'emplacement où elle doit se mettre en batterie et de s'y porter rapidement

d'elle-même? N'y a-t-il pas aussi, dans les troupes de race allemande, une crainte exagérée de compromettre l'artillerie. Je sais que cette crainte provient des sentiments les plus honorables, car si l'infanterie, en résistant jusqu'au dernier moment, ne fait que se couvrir de gloire, et ne risque que son existence, l'artillerie redoute toujours de voir son honneur compromis par la perte de ses canons. Mais ce sentiment d'honneur, s'il est poussé trop loin, risque de nuire à l'ensemble de l'action.

Si j'insiste là-dessus, c'est que j'ai souvent remarqué cette même tendance dans notre artillerie suisse : combien de fois, dans les manœuvres de nos propres troupes, ai-je vu dans une belle et bonne position défendue par de l'infanterie et du canon, l'artillerie tirer sur l'ennemi tant qu'il était éloigné; puis au moment où il approchait, au moment où il attaquait à la baïonnette en colonne serrée, et où le boulet et la mitraille auraient fait de terribles ravages, je voyais l'artillerie remettre rapidement ses pièces sur l'avant-train pour aller, disait-elle, chercher en arrière une bonne position, laissant l'infanterie se tirer d'affaire comme elle pouvait; c'est dans ce moment-là, au contraire, qu'elle devrait redoubler son feu et jouer le tout pour le tout, car c'est là la seule condition de résistance, et si on ne veut pas lutter à outrance, mieux vaut ne pas tenir dans une position que d'y faire tuer des hommes inutilement. Dans un combat sérieux, ce serait, je crois, une tactique funeste, que de retirer l'artillerie au moment le plus vif par crainte

de la compromettre. Là où l'on risque des centaines d'hommes, on peut bien risquer des canons, qui doublent ou triplent, par leur présence, la chance de repousser l'ennemi. Une batterie bien placée, bien servie et flanquée par de l'infanterie qui tient bon, est presque inabordable de front et court peu de dangers. C'est ce dont je voudrais que tous nos capitaines d'artillerie fussent bien persuadés.

Pour en revenir à l'armée prussienne, j'ai remarqué, dans certaines occasions, une batterie d'artillerie isolée dans un intervalle si grand qu'à cinq cents pas, soit à droite, soit à gauche, il n'y avait point d'autre troupe, sauf toutefois la compagnie de soutien qui ne quitte jamais la batterie, mais qui, dans une plaine, et à pareille distance de tout secours, est complétement insuffisante ; un régiment ou seulement un escadron ennemi l'aurait enlevée sans coup férir. Il semble que je me contredis, en reprochant à l'artillerie tantôt de ne pas s'exposer assez, tantôt de s'exposer trop, et pourtant je crois que cette contradiction n'est qu'apparente ; car dans le premier cas, la faute vient plutôt du commandant de la batterie qui n'avance pas à temps, ou redoute de la compromettre, et dans le dernier cas où la batterie a été envoyée à un poste fixé, la faute vient plutôt des chefs qui n'ont pas bien calculé le mouvement de leurs brigades, et ont laissé un trop grand intervalle où l'artillerie s'est trouvée isolée et en danger. Le vide s'est fait là où il n'aurait pas dû se faire.

La manœuvre des tirailleurs s'exécute par une série de groupes isolés plutôt qu'en chaîne. On se rappelle qu'ils sont fournis par le troisième rang, et que ces groupes, pour prévenir une consommation abusive ou intempestive des munitions, sont toujours dans la main d'un chef qui leur commande le feu, souvent même, à ce qu'il m'a paru, homme par homme en indiquant la distance et le but. Tous les mouvements de tirailleurs sont bien réglés, bien commandés, mais paraissent peut-être manquer un peu de vie, de rapidité et d'initiative. Le pas de course est rarement employé; les tirailleurs ne se déploient pas devant la ligne de bataille, et ne se replient pas derrière elle avec la même promptitude que dans d'autres armées ; et pourtant le fusil à aiguille est, sous certains rapports, très-favorable à ce genre de combat, car il se charge avec facilité dans toutes les positions, et l'homme embusqué ou couché, n'a pas besoin d'exécuter tous les mouvements souvent difficiles de la charge à la baguette. On a quelquefois reproché au système militaire prussien, non-seulement de ne pas favoriser l'initiative chez le soldat, mais de la diminuer par l'action d'une discipline trop serrée. C'est peut-être dans le combat en tirailleurs que ce reproche serait le plus fondé. Il est d'abord difficile à ce même soldat qu'on dresse à une immobilité si parfaite dans le rang, à un alignement si rigide, d'oublier cette contrainte dès qu'il est en tirailleur ; la nature factice que la discipline lui a donnée domine trop ; il attend toujours le commandement, et si en outre le

règlement de tirailleurs exige que, dans certains cas, il attende, pour faire feu, l'ordre de son chef, on comprend très-bien que le tout manque un peu de spontanéité. Je sais que, pour que l'initiative dans les mouvements puisse être permise au soldat, il faut que celui-ci ait reçu une éducation militaire spéciale, et qu'on lui ait enseigné à discerner ce qu'il doit faire par lui-même dans chaque cas particulier; mais il y a des troupes dont l'intelligence et le savoir-faire se développent par cette éducation, et qui arrivent à un haut degré d'initiative dans ce genre de combat, sans cesser d'être dans la main de leurs chefs. Parfois aussi, cette éducation dépasse la limite raisonnable, l'élan spontané l'emporte sur la discipline, le chef n'est plus maître, et si malgré cela le courage des soldats lui donne encore souvent la victoire, malheur au jour de la défaite! la retraite sera une déroute. Il faut chez le soldat développer l'intelligence et la science de la lutte dans une certaine mesure, proportionner la liberté qu'on lui laisse, au degré de son aptitude, de manière à ce que le lien de la discipline ne soit jamais brisé.

Du reste, ce besoin de maintenir le soldat immédiatement sous la main du chef, cet idéal peut-être un peu exagéré de la discipline, est un trait caractéristique du système prussien. C'est encore cette même idée qui, dans leur tactique, est la cause d'une disposition qui me paraît dangereuse et que je dois signaler: l'abus dans l'emploi de la colonne serrée. Je n'avais pas assisté pendant une heure

à la première manœuvre, que ce fait m'avait singulièrement frappé. Non-seulement tous les mouvements s'exécutent par bataillons ployés en colonne serrée, ce qui est souvent très-rationnel, non-seulement la seconde ligne conserve habituellement cet ordre, mais leur première ligne de bataille reste presque toujours par bataillons en masse à distance de déploiement, même sous le feu de l'artillerie ennemie, et je crois être dans le vrai, en disant qu'on ne voit guère un bataillon se déployer que dans le moment où il veut faire feu. Cela m'a paru être poussé trop loin, car, dans ces masses épaisses, l'artillerie ferait de tels ravages, qu'elles seraient promptement détruites.

Je voyais ce système si généralement employé, qu'il était impossible de l'attribuer à quelque erreur des chefs de bataillons, et en allant aux informations j'appris que c'était le règlement. D'où peut provenir une pareille disposition réglementaire? Voici l'explication qui m'en a été donnée. En 1813 et 1814, l'armée prussienne comptait dans ses rangs une grande proportion de soldats peu aguerris, recrues ou landwehr; on sentit le besoin pressant, et dans ce cas parfaitement motivé, de les tenir toujours le plus possible sous la main du chef; on manœuvra toujours en colonne serrée, on remporta la victoire, et cette ordonnance, se rattachant à de glorieux souvenirs, a survécu aux circonstances qui l'avaient fait naître. Dès lors la Prusse n'a pas eu de grande guerre, et la force de l'habitude qui, dans toutes les armées, est souvent un obstacle à de réels progrès

aura probablement fait conserver ce qui autrefois avait été une cause de succès.

C'est un des penchants naturels de l'esprit humain de s'attacher à la forme de la chose, en en perdant quelquefois de vue l'esprit et le but. Une méthode a eu jadis la meilleure raison d'être et a parfaitement réussi, on la conserve; les circonstances changent, tout se modifie, la forme seule reste, et si l'on ne s'aperçoit pas à temps qu'elle est devenue vide de sens, on ne l'apprend quelquefois que par une cruelle expérience. Il en est un peu comme de cette sentinelle, qu'il était d'usage de placer sur une certaine pelouse devant le palais des empereurs de Russie. Personne n'avait jamais su à quoi elle servait. Un haut personnage curieux de remonter aux causes découvrit que, vingt ans auparavant, une princesse avait remarqué sur cette pelouse une admirable rose prête à éclore, et que voulant la réserver pour la fête de son fils, qui avait lieu deux jours après, elle y avait fait placer un factionnaire avec consigne d'empêcher de la cueillir. Vingt ans plus tard, la princesse, peut-être l'enfant, même la rose avaient disparu, mais la sentinelle était restée!

Je crois qu'il se fera, à la première affaire sérieuse, un changement dans ce système de colonnes serrées, mais il vaudrait mieux le modifier auparavant : car ce n'est pas sans un certain ébranlement qu'on peut faire combattre en ordre mince des troupes habituées à manœuvrer presque toujours en ordre profond. Le soldat doit se sentir moins

bien soutenu, et il lui faut du temps pour s'y faire. Le Prussien, si discipliné et si brave, s'y formera très-facilement, mais ce n'est pas sous le feu de l'ennemi qu'il faut d'abord l'accoutumer à cet ordre de bataille. Je ne crois pas m'exagérer les fâcheux effets de cette tendance, en pensant que les nouvelles armes rayées, portant si justes à de grandes distances, pourraient causer dans ces masses profondes de terribles ravages.

Il m'était difficile de ne pas être frappé du contraste qu'offrait sous ce rapport la tactique prussienne avec ce que je venais de voir quelques semaines auparavant à Châlons, où j'avais passé une journée lors d'une grande manœuvre faite en présence du roi de Suède. Les trois divisions qui formaient le corps d'armée du duc de Magenta étaient restées pendant toute la manœuvre avec leurs deux lignes entièrement déployées et avaient exécuté dans cet ordre, sans se ployer une seule fois en colonne, un mouvement offensif, une marche en avant de plus d'une lieue, avec une attaque tournante par l'aile gauche. J'avais été frappé de cette manière de manœuvrer, et des officiers français m'ont confirmé depuis, qu'elle leur était devenue beaucoup plus habituelle, l'usage des nouvelles armes ayant nécessité un plus grand emploi de l'ordre mince, et des troupes déployées.

Je ne veux rien exagérer, et je suis certain que les généraux prussiens savent dans l'occasion, suivant les circonstances, le but de l'action et la nature du terrain, combattre en ligne, tout comme les généraux français savent

adopter au besoin les colonnes serrées ; je n'ai voulu que signaler une tendance, et je ne puis m'empêcher ici de faire remarquer que c'est une des principales causes de la puissance militaire de la France, que de s'attacher à l'esprit des institutions plutôt qu'à leurs formes, de savoir, suivant les besoins du temps et les circonstances du moment, modifier promptement son système de guerre qu'elle subordonne au but à atteindre, sans donner trop d'importance au règlement, ou à la tradition.

L'emploi des colonnes de compagnies est assez fréquent, il vient souvent corriger l'inconvénient signalé précédemment, et c'est dans certaines circonstances une excellente formation dont les Prussiens savent habilement faire usage.

Quant aux dispositions contre la cavalerie, le carré se forme rapidement et facilement. Les grands côtés ont six rangs d'épaisseur : le premier rang s'agenouille, le second et le troisième font feu, les quatrième, cinquième et sixième sont inutiles. Les petites faces sont presque nulles et formées uniquement de quelques sous-officiers massés pour fermer l'intervalle entre les grands côtés, et de quelques files extrêmes qui font face à droite et à gauche. Le feu de ces petites faces doit être insignifiant, et c'est probablement pour ce motif qu'on ne voit pas les carrés prussiens obliquer sur la ligne de bataille pour se flanquer mutuellement, disposition si avantageuse pour repousser une attaque de cavalerie. Le feu si nourri des fusils à aiguille compense sans doute en partie cet inconvénient. Ce carré

offre encore une masse trop épaisse aux boulets ennemis; il a en outre le désavantage de ne réserver à l'intérieur qu'un vide insuffisant; impossible d'y faire réfugier les avant-trains d'une batterie. Ici encore, il y a un grand contraste avec le carré français, qui, maintenant, ne se forme que sur deux rangs, ayant au centre une réserve prête à renforcer le côté attaqué, et offre ainsi moins de prise aux coups de l'artillerie, mais aussi moins de solidité contre la cavalerie.

Pour entrer plus avant dans l'examen de la tactique des Prussiens, il faudrait une connaissance de leurs règlements que je ne possède pas; je n'ai voulu que signaler certains points qui ont dû être remarqués par ceux qui ont suivi ces manœuvres avec quelque attention. Mais il me semble qu'on peut toutefois conclure de ce qui précède, que cette armée a encore certains progrès à faire et certains changements à introduire pour mettre sa manière de combattre en rapport avec les effets des armes rayées; qu'elle n'est pas encore, sous ce point de vue, au niveau du degré élevé où elle est parvenue dans les autres branches, au niveau du progrès qu'elle a réalisé par l'adoption des nouvelles armes qu'elle-même a créées.

Sous tous les autres rapports, l'infanterie m'a paru aussi excellente que belle; elle manœuvre avec une grande rapidité, conservant pendant les mouvements un ordre parfait, et rentrant dans la tranquillité la plus complète dès qu'il sont terminés. Son règlement de manœuvre lui permet d'exécuter des mouvements rapides et difficiles, comme, par

exemple, dans une marche en bataille, la formation en colonne d'attaque, en avant de la ligne, sans interrompre la marche. Elle possède une arme qui, par la rapidité du feu, doit lui assurer souvent une prépondérance marquée. Elle est bien équipée, bien habillée; les hommes y sont remarquablement beaux et vigoureux : elle supporte admirablement les fatigues et paraît être une troupe sûre et solide, pleine de moral et de force.

La cavalerie est superbe. La tenue est simple et de bon goût. Les cavaliers sont de beaux hommes, montant très-bien et très-unis avec leurs chevaux. Le cheval est de belle race, plein de feu et de force ; il est bien soigné, et l'on voit que le cavalier appartient à une nation qui connaît et aime ce noble animal, ce qui est la condition fondamentale d'une bonne cavalerie. Non-seulement l'officier est brillant cavalier, mais il est amateur de chevaux et en possède souvent de fort beaux. Ce goût pour les chevaux s'étend même à l'officier d'infanterie, qui est bien en selle, et n'offre pas le spectacle que présente dans d'autres armées l'officier supérieur d'infanterie, mal à l'aise sur sa monture, parce qu'il l'a enfourchée pour la première fois de sa vie le jour où il a reçu l'épaulette à gros bouillons.

L'officier prussien est généralement instruit, intelligent, vif et prompt dans ses allures, d'apparence distinguée, rempli d'honneur et du sentiment du devoir, dévoué à son Roi et à son pays.

L'esprit de l'armée est excellent : discipline et soumis-

sion aux chefs, non pas discipline servile, mais empressement à faire son devoir; une grande bonne volonté mêlée à un sentiment de dignité.

On sent que chez cette nation le métier des armes est le premier de tous, et que par sa nature, au moins autant que par la loi, tout Prussien est soldat. Il est fier de servir une patrie honorable, heureuse, libre d'une liberté sage, et l'armée est profondément nationale. Si le Prussien a ses antipathies, si l'idée de telle ou telle guerre lui sourit, c'est que ces antipathies remontent à de justes causes, car il n'est pas offensif, il n'est pas méprisant du droit des autres. Au fond, l'idée qui l'anime, depuis le roi jusqu'au soldat, c'est l'idée patriotique de la défense de son pays, bien plus que celle d'une guerre de conquête. Il n'est pas de ceux qui se battront aussi volontiers pour une cause injuste que pour une bonne cause; il n'est pas de ceux qui ne sauront jamais rendre justice ni à la bravoure d'un ennemi, ni à celle d'un allié.

Aussi est-ce une noble armée, et si, pour être sincère (et quel autre mérite ces impressions pourraient-elles avoir que celui de la sincérité), j'ai dû signaler certaines imperfections sous le rapport de la tactique, ce ne sont que de légères ombres au tableau.

Comme toute armée qui n'a pas fait la grande guerre depuis longtemps, l'armée prussienne manque peut-être de cette expérience que la guerre seule peut donner, de ces

chefs dont le nom seul est un gage de victoire; mais on peut être certain que, dans tout conflit européen où elle sera engagée, elle jouera un rôle brillant, parce qu'elle est bien organisée, bien armée, pleine d'honneur, de patriotisme et d'énergie. Pour comprendre ce qu'elle sera, il n'y a qu'à relire certains fragments de son histoire, les éloquentes pages, par exemple, que la plume habile de M. Edgar Quinet vient de publier dernièrement sur la campagne de 1815, celles qui nous montrent Blücher vaincu le 16 juin, à Ligny, malgré sa vigoureuse résistance, et au moment où il se relève après avoir été renversé de cheval et foulé aux pieds par les escadrons ennemis, recevant de Wellington l'avis que ce dernier va prendre position à Waterloo, et qu'il l'y attend pour le 18: « J'y serai, répond le vieux feld-maréchal vaincu et meurtri, j'y serai, mais à condition que, si les Français ne nous attaquent pas le 18, nous les attaquerons le 19. » Et il opère sa retraite dans un ordre parfait, ne laissant pas même de son passage des traces suffisantes pour permettre à Grouchy de savoir où il a passé. Cette armée battue s'échappe comme par enchantement des mains de Napoléon pour arriver à point nommé au rendez-vous le 18, et y battre à son tour son vainqueur de l'avant-veille. Voilà de l'énergie, de la discipline et de la rapidité. Je crois que les enfants de ces hommes-là n'ont pas dégénéré et feraient de même.

J'ai cherché, dans cette esquisse et dans ces appréciations, bien imparfaites sans doute, à reproduire les choses telles qu'elles m'ont paru être, à rester impartial, sans me laisser aller au sentiment sympathique qui m'a captivé et qui ne doit pas influer sur le jugement. Si je n'y avais pas réussi, il ne faudrait en accuser que les trop agréables souvenirs qui me sont restés de ces brillantes journées, l'accueil qu'on a bien voulu me faire, et qui, s'adressant plus encore à l'officier suisse qu'à l'individu, doublait de prix par cela même à mes yeux, et me laissera toujours un souvenir sincèrement reconnaissant.

Ne se vend pas.

